Les Signes des Temps

„Quand vous verrez toutes ces choses, sachez que le Fils de l'homme est proche et à la porte.“ Matthieu 24 : 33.

8ME ANNÉE, NO. 9. BALE (SUISSE) MARS 1884. 93ME NUMÉRO.

Les Signes des Temps

JOURNAL MENSUEL

Publié par la

SOCIÉTÉ DES ADVENTISTES DU SEPTIÈME JOUR

—: COMITÉ :—

B.-L. WHITNEY - - - - - PIERRE SCHILD
ADÉMAR VUILLEUMIER

PRIX D'ABONNEMENT CINQ FRANCS
Par An, ou par Volume de 12 Numéros.

—: BUREAU :—

Angle des rues WEIHERWEG et BELCHENSTRASSE.

☞ S'Adresser (FRANCO) : M. B.-L. WHITNEY, Bureau des SIGNES DES TEMPS, BALE (Suisse.) — L'année du Journal commence au mois de **Juillet**; la Rédaction reçoit cependant des abonnements à toute autre époque. — Les personnes désirant nous envoyer de l'argent soit pour le Journal, soit pour des traités, peuvent, s'il leur est difficile d'envoyer un mandat postal, nous faire parvenir des timbres-poste suisses ou français, surtout lorsqu'il ne s'agit que de petites sommes.

Articles Variés.

LUTHER ET LA REFORMATION.

LUTHER SE PRÉPARE A PARTIR—REPAS D'ADIEU—COURAGE DE LUTHER—LA DISPUTE DE LEIPSIG—DIEU SAUVE LUTHER—VOYAGE DE MILTITZ—MESURES CONTRE LUTHER—CONFÉRENCE DE MILTITZ ET DE LUTHER—MORT DE TETZEL—LA CAUSE DE LUTHER TRIOMPHE.

LUTHER, pensant qu'il pouvait être bientôt chassé de l'Allemagne, s'occupait de la publication des actes de la conférence d'Augsbourg. Il voulait que ces actes demeurassent comme un témoignage de la lutte entre Rome et lui. Il voyait l'orage près d'éclater, mais il ne le craignait pas. Il attendait de jour en jour les malédictions de Rome, et il disposait et ordonnait tout, afin d'être prêt lorsqu'elles arriveraient. «Ayant retroussé ma robe et ceint mes reins, disait-il, je suis prêt à partir comme Abraham, sans savoir où j'irai, ou plutôt sachant bien où, puisque Dieu est toutes parts.» Il avait le dessein de laisser derrière lui une lettre d'adieu. «Aie alors le courage, écrivait-il à Spalatin, de lire la lettre d'un homme maudit et excommunié.»

Ses amis étaient remplis pour lui de crainte et de sollicitude. Ils le suppliaient de se constituer prisonnier entre les mains de l'Électeur, afin que ce prince le fît garder sûrement quelque part.

Ses ennemis ne pouvaient comprendre ce qui lui donnait tant d'assurance. Un jour on s'entretenait de lui à la cour de l'évêque de Brandenbourg, et l'on demandait sur quel appui il pouvait se fonder. «C'est Érasme, disait-on, c'est Capiton, ce sont d'autres hommes savants qui sont sa confiance.—Non, non, reprit l'évêque, le pape s'inquiéterait fort peu de ces gens-là. C'est sur l'université de Wittemberg et sur le duc de Saxe qu'il se repose...» Ainsi les uns et les autres ignoraient quelle était la forteresse où s'était réfugié le réformateur.

La France était le pays où Luther espérait pouvoir annoncer la vérité sans entraves. La liberté dont jouissaient les docteurs et l'université de Paris lui paraissait digne d'envie. Il était d'ailleurs d'accord avec eux sur beaucoup de points.

Le moment parut enfin arrivé. Le prince fit entendre à Luther qu'il désirait le voir s'éloigner de Wittemberg. Les volontés de l'Électeur lui étaient trop sacrées pour qu'il ne s'empressât pas de s'y conformer. Il fit donc ses préparatifs de départ, sans trop savoir de quel côté il dirigerait ses pas. Il voulut pourtant réunir une dernière fois ses amis, et il leur prépara, dans ce dessein, un repas d'adieu. Assis avec eux à la même table, il jouit encore de leur douce conversation, de leur tendre et craintive amitié. On lui apporte une lettre... Elle vient de la cour. Il l'ouvre et la lit; son cœur se serre: elle renferme un nouvel ordre de départ. Le prince lui demande «pourquoi il tarde si longtemps à s'éloigner.» Son âme fut accablée de tristesse. Cependant il reprit courage, et, relevant la tête, il dit avec fermeté et avec joie, en portant ses regards sur ceux qui l'entouraient: «Père et mère m'abandonnent; mais le Seigneur me recueille.» Il fallait partir. Ses amis étaient émus.—Qu'allait-il devenir? Si le protecteur de Luther le rejette, qui voudra le recevoir? Et l'Évangile, et la vérité, et cette œuvre admirable... tout sans doute va tomber avec l'illustre témoin. La Réformation semble ne plus tenir qu'à un fil; et au moment où Luther quittera les murs de Wittemberg ce fil ne se rompra-t-il pas? Luther et ses amis parlaient peu. Frappés du coup qui atteignait leur frère, des larmes coulaient de leurs yeux. Mais quelques instants après, un second message arrive. Luther ouvre la lettre, ne doutant point d'y trouver une sommation nouvelle. Mais, ô main puissante du Seigneur! pour le moment il est sauvé. Tout a changé d'aspect. «Comme le nouvel envoyé du pape espère, lui écrit-on, que tout pourra s'arranger au moyen d'un colloque, restez encore.» Parvenu au plus bas degré de sa carrière, le docteur de Wittemberg remonta rapidement et son influence dès lors ne cessa de croître. L'Éternel commande, selon le langage d'un prophète, et ses serviteurs descendent aux abîmes et remontent aux cieux.

On était à Rome très mécontent de Cajetan. Le dépit qu'on éprouvait de voir échouer cette affaire se porta d'abord sur lui. Les courtisans romains se crurent en droit de lui reprocher d'avoir manqué de cette prudence et de cette finesse qui, à les en croire, devaient être les premières qualités d'un légat, et de n'avoir pas su faire plier, dans une occasion si importante, la roideur de sa théologie scolastique. C'est à lui qu'est toute la faute, disait-on. Sa lourde pédanterie a tout gâté. Pourquoi avoir irrité Luther par des injures et des menaces, au lieu de le ramener par la promesse d'un bon évêché, ou même d'un chapeau de cardinal? Ces mercenaires jugeaient du réformateur d'après eux-mêmes. Cependant, il fallait réparer cette faute. D'un côté, Rome devait se prononcer; de l'autre, elle devait ménager l'Électeur, qui pouvait lui être très utile pour le choix qu'on allait bientôt être appelé à faire d'un empereur. Comme il était impossible à des ecclésiastiques romains de soupçonner ce qui faisait la force et le courage de Luther, ils s'imaginaient que l'Électeur était beaucoup plus impliqué dans l'affaire qu'il ne l'était réellement. Le pape résolut donc de suivre une autre ligne de conduite. Il fit publier en Allemagne, par son légat, une bulle dans laquelle il confirmait la doctrine des indulgences, précisément dans les points attaqués, mais où il ne parlait ni de l'Électeur ni de Luther. Comme le réformateur avait toujours dit qu'il se soumettrait à la décision de l'Église romaine, le pape pensait qu'il devait maintenant, ou tenir sa parole, ou se montrer ouvertement perturbateur de la paix de l'Église, et contempteur du saint-siége apostolique. Dans l'un et dans l'autre cas le pape semblait n'avoir qu'à gagner; mais on ne gagne rien à s'opposer avec obstination à la vérité. En vain le pape avait-il menacé de l'excommunication quiconque enseignerait autrement qu'il ne l'ordonnait; la lumière ne s'arrête pas à de tels ordres. Il eût été plus sage de tempérer par certaines restrictions les prétentions des vendeurs d'indulgences. Ce décret de Rome fut donc une nouvelle faute. En légalisant des erreurs criantes, il irrita tous les hommes sages, et il rendit impossible le retour de Luther.

Les dangers s'étaient accumulés autour de Luther et de la Réformation. L'appel du docteur de Wittemberg à un concile général était un nouvel attentat contre la puissance papale. Une bulle de Pie II avait prononcé la grande excommunication contre les empereurs mêmes qui oseraient se rendre coupables d'une telle révolte. Frédéric de Saxe, peu affermi encore dans la doctrine évangélique, était prêt à renvoyer Luther de ses Etats. Un nouveau message de Léon X aurait donc jeté le réformateur au milieu d'étrangers qui eussent craint de se compromettre en recevant un moine que Rome avait maudit. Et si même l'épée de quelques nobles se fût élevée pour le défendre, ces simples chevaliers, méprisés des puissants princes de l'Allemagne, eussent dû bientôt succomber dans leur hasardeuse entreprise.

Mais au moment où tous les courtisans de

Léon X le poussaient à des mesures de rigueur, et où un dernier coup eût fait tomber son adversaire entre ses mains, ce pape changea subitement de conduite et entra dans des voies de conciliation et d'apparente douceur. Un noble saxon, chambellan du pape et chanoine de Mayence, de Trèves et de Meissen, se trouvait alors à la cour de Rome. Son origine allemande, ses manières insinuantes, son habileté dans les affaires, tout leur faisait espérer que Charles de Miltitz (c'était son nom) réussirait à arrêter par sa prudence la puissante révolution qui menaçait d'ébranler le monde.

Il importait de cacher le véritable objet de la mission du chambellan romain. On y réussit sans peine. Quatre ans auparavant, le pieux Électeur avait fait demander au pape la rose d'or. Cette rose, la plus belle des fleurs, représentait le corps de Jésus-Christ; elle était consacrée chaque année par le souverain pontife et offerte à l'un des premiers princes de l'Europe. On résolut de l'envoyer cette fois à l'Électeur. Miltitz partit, chargé d'examiner l'état des affaires et de gagner Spalatin et Pfeffinger, conseillers de l'Électeur. Il avait pour eux des lettres particulières. En cherchant à se concilier ainsi ceux qui entouraient le prince, Rome espérait devenir bientôt maîtresse de son redoutable adversaire.

Arrivé en Allemagne au mois de décembre 1518, le nouveau légat s'appliqua, sur sa route, à sonder l'opinion publique. A son grand étonnement, il remarqua, partout où il s'arrêta, que la plupart des habitants étaient pour la Réformation. On parlait de Luther avec enthousiasme. Pour une personne favorable au pape, il en trouvait trois favorables au réformateur.

Le seul bruit de l'arrivée du nouveau légat remplit toute la Saxe de soupçons et de méfiance. On assurait qu'il avait reçu l'ordre de s'emparer de Luther par ruse ou par violence, et ce dernier reçut de tous côtés des recommandations de se tenir en garde contre les embûches de Miltitz.

On ne savait plus quel parti prendre, à la cour électorale; mais un événement imprévu vint sortir Luther, l'Électeur et la Réformation de cette situation difficile. Le 12 janvier 1519, Maximilien, empereur d'Allemagne, mourut, et Frédéric de Saxe, conformément à la constitution germanique, devint administrateur de l'empire. Des troubles politiques éclatèrent aussitôt après la mort de l'Empereur et absorbèrent entièrement l'attention des grands du siècle; mais à l'ombre du vicariat de l'Électeur, l'Evangile se répandit au loin, au grand préjudice du papisme.

Miltitz, qui était arrivé en Saxe déjà avant la mort de Maximilien, s'était empressé de commencer son œuvre, et fut fort étonné de voir la faveur avec laquelle Luther était regardé. Ce fut sur Tetzel que se porta alors toute sa colère, car on lui avait déclaré que toute l'Allemagne attribuait au dominicain la division qui déchirait alors l'Eglise. Le malheureux, accablé sous ces justes accusations, poursuivi par les remords de sa conscience, et redoutant la colère du pape, devint peu à peu malade, et mourut quelque temps après, de la façon la plus misérable.

Pendant ce temps, Miltitz cherchait par des flatteries à amener Luther à se rétracter. Mais l'inébranlable réformateur ne vit que trop bien ses ruses. Quoique admettant qu'il avait été un peu trop violent, il ne voulut rien rétracter. Toutefois les deux adversaires signèrent les articles suivants:

«Premièrement: il est défendu aux deux partis de prêcher, d'écrire et d'agir davantage quant à la dispute qui s'est élevée.

Secondement: Miltitz fera immédiatement connaître au Saint-Père l'état des choses. Sa Sainteté ordonnera à un évêque éclairé de s'enquérir de l'affaire et d'indiquer les articles erronés que je dois rétracter. Si l'on me prouve que je suis dans l'erreur, je me rétracterai volontiers, et je ne ferai plus rien qui puisse nuire à l'honneur ni à l'autorité de la sainte Eglise romaine.»

Luther écrivit également au pape une lettre qui fut inaperçue et négligée, au milieu des intrigues politiques qui agitaient alors la ville du pontife. Quoiqu'il refusât absolument de rétracter, sa lettre ne respirait que respect et vénération, et il écrivait comme un enfant fidèle de l'Eglise. Ceci pourrait paraître étrange si l'on ne se rappelait qu'il vint à la lumière, non d'un seul coup, mais par une marche lente et progressive. Nous avons ainsi la preuve de cette vérité importante, que la Réformation n'a pas été simplement une opposition à la papauté. Ce n'est pas la guerre faite à telle ou telle forme, ce n'est pas telle ou telle tendance négative qui l'a accomplie. L'opposition au pape ne vint qu'en seconde ligne.

Miltitz et De Vio, ayant l'un et l'autre manqué leur proie, s'étaient retirés dans les murs antiques de Trèves. Là, secondés par le prince-archevêque, ils espéraient atteindre ensemble le but que chacun d'eux avait manqué isolément. Les deux nonces comprenaient qu'il n'y avait plus rien à attendre de Frédéric, revêtu dans l'Empire du pouvoir suprême. Ils voyaient que Luther persistait à refuser toute rétractation. Le seul moyen de réussir était de soustraire le moine hérétique à la protection de l'Electeur et de l'attirer près d'eux. Quand une fois le réformateur sera à Trèves, dans un Etat soumis à un prince de l'Eglise, il sera bien habile s'il en sort sans avoir pleinement satisfait aux exigences du souverain pontife. Ils se mettent aussitôt à l'œuvre. «Luther, dit Miltitz à l'électeur-archevêque de Trèves, a accepté Votre Grâce comme arbitre. Appelez-le donc devant vous.» L'électeur de Trèves écrivit en conséquence, le 3 mai, à l'électeur de Saxe, pour le prier de lui envoyer Luther. De Vio, et ensuite Miltitz lui-même, écrivirent aussi à Frédéric, pour lui annoncer que la rose d'or était arrivée à Augsbourg chez les Fugger. C'était, pensaient-ils, le moment de frapper le coup décisif.

Mais les choses sont changées; ni Frédéric, ni Luther ne se laissent ébranler. L'Électeur a compris sa nouvelle position. Il ne craint plus le pape; bien moins encore craint-il ses serviteurs. Le réformateur prévoit le sort qu'ils complotent de lui faire subir et refuse leur invitation.

L'électeur de Trèves, homme sage, modéré, ami de Frédéric, voulait ménager celui-ci. Il n'avait d'ailleurs aucune envie de se mêler de cette affaire, à moins d'y être positivement appelé. Il convint donc avec l'électeur de Saxe qu'on en renverrait l'examen à la prochaine diète, et ce ne fut que deux ans plus tard, à Worms, qu'elle s'assembla.

Tandis qu'une main providentielle écartait l'un après l'autre tous les dangers qui menaçaient Luther, celui-ci s'avançait avec courage vers un but qu'il ignorait lui-même. Sa réputation grandissait; la cause de la vérité se fortifiait; le nombre des étudiants de Wittemberg augmentait, et parmi eux se trouvaient les jeunes hommes les plus distingués de l'Allemagne. Mais déjà ce n'était plus en Allemagne seulement que la voix du réformateur se faisait entendre. Elle avait passé les frontières de l'empire, et commençait à ébranler, parmi les divers peuples de la chrétienté, les fondements de la puissance romaine. Frobénius, fameux imprimeur de Bâle, avait publié la collection des œuvres de Luther. Elle se répandit avec rapidité. A Bâle, l'évêque lui-même applaudissait à Luther.

Frobénius envoya six cents exemplaires de ces ouvrages en France et en Espagne. On les vendit publiquement à Paris. Les docteurs de la Sorbonne les lurent alors, à ce qu'il paraît, avec approbation. Il était temps, dirent plusieurs d'entre eux, que ceux qui s'occupent des saintes lettres parlassent avec une telle liberté. En Angleterre, ces livres furent reçus avec plus d'empressement encore. Des négociants espagnols les firent traduire en leur langue, et envoyer d'Anvers dans leur patrie. «Certainement ces négociants étaient de sang maure,» dit Pallavicini. Calvi, savant libraire de Pavie, porta en Italie un grand nombre d'exemplaires de ces livres, et les répandit dans toutes les villes transalpines.

Tel fut le commencement du réveil dans les divers pays de l'Europe. Si l'on en excepte la Suisse et même la France, où l'Evangile s'était déjà fait entendre, l'arrivée des écrits du docteur de Wittemberg forme partout la première page de la Réformation. Un imprimeur de Bâle répandit ces premiers germes de la vérité. Au moment où le pontife romain pense étouffer l'œuvre en Allemagne, elle commence en France, dans les Pays-Bas, en Italie, en Espagne, en Angleterre et en Suisse. Quand Rome abattrait le tronc primitif, qu'importe?... les semences sont déjà partout répandues.—Extrait de l'*Histoire de la Réformation*.

DE LA PUNITION,

—OU—

CONSIDÉRATIONS SUR LES PEINES ÉTERNELLES.

CINQUIÈME ARTICLE.

4° LA doctrine qui soutient que c'est *la mort* (dans le sens de la perte de l'existence et non dans le sens de la perte de la félicité et du bien-être) qui constitue la pénalité du péché, cette doctrine, disons-nous, s'accorde avec le langage figuré de la Bible, aussi bien qu'avec ses déclarations littérales.

Outre les déclarations si souvent réitérées que les méchants «périront», «se flétriront», «mourront», «s'en iront en fumée», «seront retranchés», «se faneront comme l'herbe verte», «s'en iront comme un songe», «se fondront», «seront comme un rien», «ne seront plus», des paroles plus sévères encore sont employées pour décrire le sort des pécheurs endurcis qui rejettent la grâce qui leur est offerte: «ils périront par leur propre corruption», «seront réduits à néant comme de l'écume», «seront rejetés comme de mauvais poissons», «seront détruits», «entièrement consumés», «seront comme la cendre sous les pieds des justes», «seront entièrement consumés comme dans une fournaise», «seront consumés comme la paille sèche», seront consumés jusqu'à ce qu'il ne leur restera «ni racine ni rameau», «seront retranchés de la terre», «mis en pièces comme un vase de potier», «seront rompus», «seront coupés comme des arbres stériles», «jetés au feu pour être brûlés», «détruits par la mort seconde», «leurs noms seront *effacés du livre de vie*.»

Il est inutile de multiplier les citations de phraséologie, ou de faire quelque examen critique des mots hébreux ou grecs par lesquels cette doctrine d'une destruction complète et finale des impies est enseignée.—On doit admettre que les mots *abad, skach-*

ath, *shamad*, *charam* et *apollumi*, *kataluo*, *katargeo* et d'autres, qui sont employés pour exprimer cette idée, sont les termes propres, et les plus forts que l'on puisse employer pour l'exprimer : ce sont les mots mêmes dont nos adversaires devraient nécessairement se servir s'ils essayaient de l'exprimer. S'il se trouve que cette doctrine n'est pas énoncée avec une clarté qui ne laisse aucun doute, la faute n'en est point aux termes, mais bien à l'esprit du lecteur. S'il se met à lire la Parole de Dieu avec l'idée préconçue que les méchants ne meurent pas réellement, de manière à cesser d'exister dans un état de supplice éternel et conscient; qu'ils ne sont pas entièrement détruits, ou consumés, ou effacés du Livre de Vie, alors il doit, ou rejeter en plein les déclarations des Ecritures, ou, pour sauver sa croyance, trouver quelque moyen de donner un autre sens à ces paroles.

On peut en dire autant des figures de style employées. Elles sont aussi énergiques et aussi claires que possible. Prenez par exemple les passages suivants : «Au temps de la moisson, je dirai aux moissonneurs : Cueillez premièrement l'ivraie, et liez-la en faisceaux pour la brûler; mais assemblez le froment dans mon grenier.» Mat. 13 : 30. «Et la cognée est déjà mise à la racine des arbres; tout arbre donc qui ne produit point de bon fruit va être coupé et jeté au feu.» Mat. 3 : 10. «Il a son van dans ses mains, et il nettoiera parfaitement son aire, et amassera son froment dans le grenier; mais il brûlera la balle au feu qui ne s'éteint point.» Mat. 3 : 12.

Le sens de ces passages et d'autres semblables, est trop clair et trop évident pour exiger aucune explication. On ne peut vraiment en tirer aucune autre signification, savoir que ces arbres stériles, cette ivraie, cette balle inutile, auxquels sont comparés les méchants, seront jetés au feu pour y être brûlés, entièrement consumés; non point pour être conservés et perpétués. L'essence même et l'action du feu est de détruire, de consumer. C'est l'élément ou la force la plus destructive qui soit dans la nature. Rien n'y peut résister; c'est pourquoi il est dit qu'il ne s'éteint pas : on ne peut l'arrêter ou l'empêcher de faire son œuvre destructive. Etant donné que ce soit un «feu éternel» et ceci peut être vrai, pour autant que nous sachions, il peut toujours être prêt à détruire quelque mal qui se puisse élever dans l'univers, et le *purifier*. Dieu lui-même est appelé un «feu consumant» ; non un feu tourmentant, mais un feu consumant. L'idée exprimée par ces figures est évidemment la consomption et non le tourment. Il y aura nécessairement un tourment dans la destruction des méchants par le feu; mais leur destruction — une misérable destruction, une entière destruction—est inévitable, sauf un miracle perpétuel qui les conserverait en vie afin qu'ils continuassent de souffrir. Mais cette idée que bien des personnes ont adoptée, est une pure invention de la philosophie païenne, et d'un âge barbare. Elle n'a pas l'ombre d'un fondement dans la Parole de Dieu.

Les défenseurs de cette doctrine des souffrances éternelles se sont vus obligés, afin de soutenir une cause si contraire aux enseignements les plus positifs des Ecritures, de recourir à diverses hypothèses et à des arguments spécieux auxquels ce dogme misérable et chimérique pouvait seul les pousser.

Il est devenu assez commun, dans ces jours de culture et de raffinement, de rejeter entièrement l'idée du feu, comme instrument des tortures éternelles. On nous dit que ce sont des tourments intellectuels ou spirituels et non des tourments corporels, physiques, qui seront infligés aux méchants, pendant l'éternité. Or, si la punition est tout aussi sévère, on ne gagne rien qu'un changement d'idée, en variant le mode de son infliction; mais si, par là, on a l'intention de la rendre moins terrible, alors sa nature comminatoire est affaiblie, et notre Seigneur peut être accusé d'exagération et de faux-semblants en menaçant d'une punition qu'Il n'eut jamais l'intention d'infliger. Bien plus, si les méchants ne doivent pas être consumés, il n'y a, dans l'image employée, aucune analogie, ni rien qui soit de nature à en tirer une application ; car la fonction essentielle du feu est de consumer ; et il est évident que le but que l'on a en vue en jetant au feu ces objets auxquels les méchants sont comparés, c'est de les brûler.

Ceux qui professent la doctrine des tourments perpétuels et sans fin, s'opposent à ce que l'on comprenne ces figures dans aucun sens littéral, parce qu'elles mettent fin à toute controverse et prouvent, sans autre argument, que nous sommes dans le vrai. Elles contredisent nettement, elles renversent leur propre doctrine de la nature indestructible de l'âme. Voici ce que dit un de leurs champions les plus distingués :

„C'est le principal argument de tous les *annihilationistes* sur ce sujet. C'est le principe fondamental de leur système. Et sa faiblesse se montre par le fait qu'il *enlève nécessairement toute possibilité* d'imaginer quelque autre transaction pénale qu'une transaction transitoire, et tourne fortement tous ces textes en images d'extinction, par la raison que tout ce qui se passe dans un monde temporel est éphémère, et que toute action ici-bas est d'autant plus courte qu'elle est plus terrible et plus pénible. La dissolution la suit rapidement."

Telle est la confession extraordinaire s'il en fut, d'un homme qui professe d'être un interprête de la Parole de Dieu. L'image employée par le Seigneur ne doit point avoir, selon lui, son sens naturel et propre d'une consomption rapide, inévitable, mais doit être prise dans un sens exactement contraire, savoir, qu'au lieu d'être comprise comme enseignant que les méchants seront détruits, on doit comprendre qu'elle enseigne qu'ils doivent être conservés en vie dans des tourments sans fin. Et pourquoi cela? Parce qu'elle contredit sa propre philosophie, et qu'il ne peut, sans en renverser complétement la signification, soutenir sa propre manière de voir!! Et pourtant cet auteur, dans un précédent chapitre de son livre, a essayé de montrer que l'immortalité du pécheur était tellement évidente qu'on n'avait pas besoin d'une assertion directe de la Parole de Dieu, mais qu'elle y était partout envisagée comme admise. Il est vrai que l'immortalité de la Divinité est affirmée à réitérées fois, étant considérée en elle-même. Mais il dit que :

„Les Ecritures sont remplies de témoignages d'une portée si terrible concernant le caractère et la condition de cette existence sans fin, que cela rejette à l'arrière-plan la proposition abstraite de l'immortalité de l'âme. S'ils s'était agi de docteurs humains, ils auraient pu se laisser aller à des dissertations sentimentales et à des méditations romanesques sur la grandeur et l'immortalité de l'âme humaine. Mais ils vinrent comme messagers divins pour enseigner aux hommes ce qui concerne leur relation présente et éternelle sous le gouvernement de Dieu, pour proclamer le bonheur et la félicité sans fin, ou le péché et le malheur éternels, comme liés ici-bas à la foi et à la repentance. Pour eux la simple question de l'immortalité, à part ses relations et ses résultats, n'était d'aucune importance—pas plus que la vie d'une huître... Ils ne perdaient pas leur temps à des propositions aussi abstraites. C'est toujours sous la forme de l'immortalité actuelle, concrète que Christ et ses apôtres enseignent cette doctrine...etc." (Pages 191-192).

Donc, s'ils n'ont jamais énoncé cette doctrine—comme ils ne l'ont certainement jamais fait—«à part ses relations et ses résultats»—«tels qu'ils sont dépeints dans ces images transitoires,» et si ces figures ou images ne peuvent servir à la prouver, que devient alors cette doctrine? Comment la prouvera-t-on par les Ecritures? C'est impossible, et par la simple raison que cette doctrine ne s'y trouve pas. On ne peut la lire dans la Bible qu'en faisant violence, de la première à la dernière page, à l'esprit, à la teneur et au sens littéral de l'enseignement de la sainte Ecriture. — Tiré de *Life Everlasting* par J. H. Pettingell.

LE BAPTÊME ÉVANGÉLIQUE.

TROISIÈME ARTICLE.

ADMISSIONS DE L'ÉGLISE ROMAINE ET FAITS HISTORIQUES INTÉRESSANTS EN FAVEUR DU BAPTÊME.

DANS l'*Encyclopédie méthodique*, ouvrage volumineux imprimé à Paris, en 1788, *Théologie*, Tome second, article sur l'Immersion, nous lisons :

«Immersion, action de plonger dans l'eau un corps quelconque. Il est certain que dans les premiers siècles de l'Eglise, l'usage a été d'administrer le baptême par *immersion*; c'est-à-dire en faisant plonger le baptisé dans l'eau, de la tête aux pieds. Il paraît que St.-Jean baptisait ainsi les Juifs dans le Jourdain, que Jésus-Christ exerçait le baptême de la même manière, ou le faisait administrer par ses disciples. Jean 4 : 2. Ainsi dans l'origine, baptiser, c'était plonger dans l'eau, ou couvrir d'eau un homme tout entier.»

«Suivant les instructions des apôtres, le baptisé ainsi enseveli dans l'eau, et qui en sortait ensuite, rappelait la sépulture et la résurrection de Jésus-Christ. St.-Paul dit aux Colossiens 2 : 12 : «Par le baptême, vous avez été ensevelis avec Jésus-Christ, et vous avez été ressuscités avec lui par la foi à la puissance de Dieu qui l'a tiré du tombeau.»

Dans le même ouvrage, *Théologie*, Tome premier, article sur le Baptême, nous lisons ce qui suit: «Nous voudrions savoir pourquoi les protestants, qui font profession d'imiter si scrupuleusement l'Eglise primitive, n'ont pas renouvelé l'usage de donner le baptême par immersion.» C'est ainsi que l'église romaine nous parle dans un ouvrage populaire du dernier siècle. Dans plusieurs de ses catéchismes et dans ses ouvrages de controverse, elle admet franchement que la Bible n'établit pas le baptême par aspersion, ni le baptême des enfants. Mais pour se justifier elle en appelle à l'autorité de l'église et à la tradition, comme elle le fait aussi pour d'autres doctrines qui ne sont pas enseignées dans la Bible.

Un ouvrage catholique intitulé : *La manière la plus courte pour terminer les disputes sur la religion*, p. 19, porte :

«Quoique les protestants soient très-zélés à combattre l'infaillibilité de l'église, ils sont cependant obligés de dépendre entièrement de l'église, pour plusieurs doctrines qui ne peuvent pas être prouvées par un seul texte de l'Ecriture, et qui sont pourtant d'une très-grande importance.

«1° La permission aux chrétiens de travailler le samedi, contrairement, en apparence, au commandement positif de Dieu

qui ordonne de sanctifier le «jour du Sabbat», et qui nous dit que le septième jour de la semaine est ce jour.

«2° La validité du baptême des enfants, dont l'Ecriture ne nous donne aucun exemple.»

Dans l'édition du Nouveau Testament, avec le Commentaire littéral du Père des Carrières, et Notes explicatives, publiée avec l'approbation de Monseigneur l'archevêque de Québec, Amérique, Note 1, sur Rom. 6, se trouve cette franche admission:

«L'eau baptismale, où selon l'ancien usage on plongeait entièrement celui qu'on baptisait, est comme le tombeau où il est enseveli, et d'où il sort avec une vie nouvelle, c'est-à-dire la vie de la grâce et de la justice qui lui est donnée par Jésus-Christ.»

Les anciens baptistères, faits pour y administrer le baptême par immersion et qui se trouvent dans différentes villes de l'Europe, et les faits historiques donnés par des écrivains célèbres, tant catholiques que protestants, fournissent une preuve irréfutable que l'immersion fut conservée dans l'église catholique pendant plusieurs siècles. Les Vaudois la pratiquaient, et l'église grecque, qui s'est séparée de l'église romaine au onzième siècle, baptise par immersion jusqu'à ce jour.

En 404, Chrysostome, évêque de Constantinople, avec l'aide du clergé de son église, baptisa 3000 personnes par immersion dans un seul jour, et en 496, le même nombre de personnes furent baptisées de la même manière, et en un jour, par Rémi, archevêque de Reims. Clovis, roi de France, était au nombre de ces baptisés ou plongés. *Revue chrétienne*, vol. 3, pp. 91, 92; *Dictionnaire général de Biographie, d'Histoire*, etc., vol. 1, p. 615, etc.

L'*Encyclopédie méthodique*, dans son article sur le baptême, certifie que: «Le concile de Calchut, ou Celchyt, tenu en 816, ordonna que le prêtre ne se contenterait pas de verser de l'eau sur la tête de l'enfant, mais qu'il le plongerait dans les fonts baptismaux.»

Bossuet admet que l'on baptisait par immersion au temps de Christ et des apôtres, et il affirme que «pendant treize siècles le baptême était ainsi administré dans la chrétienté; autant du moins que cela était praticable.» M. Brunner, auteur catholique, dit: «Pendant treize siècles, c'était la pratique générale et ordinaire de baptiser par immersion. Seulement dans des cas extraordinaires, l'aspersion ou l'effusion était permise.» Voir *Histoire du baptême* par Hinton, pp. 189–191; Campbell sur le baptême, etc.

Le baptême par aspersion, comme d'autres erreurs, s'est glissé graduellement dans l'Eglise. D'après Eusèbe, Néander et d'autres historiens, on a commencé par faire exception des malades et des estropiés, en versant de l'eau sur eux. Mais cette pratique fut d'abord vivement critiquée, et les malades qui recouvraient la santé étaient tenus de recevoir l'immersion. On ne pensait pas d'abord que ces déviations qui paraissaient comme des choses triviales à ceux qui les proposaient, amèneraient un renoncement général du baptême évangélique. Mais malheureusement, c'est ce qui est arrivé.

L'*Encyclopédie méthodique* certifie encore que: «La coutume de baptiser par infusion, en versant de l'eau sur la tête, paraît avoir commencé dans les pays septentrionaux, où l'usage du bain est impraticable pendant la plus grande partie de l'année, et elle s'introduisit en Angleterre dans le neuvième siècle.» Article sur l'immersion.

Comme si Jésus n'avait pas fait le baptême pour le genre humain! Le baptême dépend-il, pour son existence, des pays chauds et des climats favorables? Dieu a-t-il établi l'institution du baptême pour toute cette dispensation pour la rendre ensuite impraticable par de mauvais climats ou des difficultés insurmontables? Dans tous les pays où les hommes peuvent habiter, le bain et le baptême par immersion sont praticables dans toutes les saisons de l'année. Et si on pouvait être baptisé par immersion en Angleterre jusque «vers le neuvième siècle», on pouvait y être baptisé par immersion après cette époque. Le climat n'y a pas changé suffisamment pour rendre cette excuse recevable. Et il en est ainsi des autres pays.

Dans des cas d'empêchement, semblables à celui du brigand pénitent, Dieu accepte le désir et la volonté pour l'action; il se contente de ce que le baptême représente—la repentance et la foi—en attendant qu'il y ait possibilité d'être baptisé. Mais Dieu ne sanctionne jamais le changement, la mutilation ou l'abrogation du saint baptême qui renferme son honneur, l'honneur de son Fils et l'honneur du St.-Esprit.

Cher lecteur, recevrons-nous les enseignements de la Parole de Dieu sur le baptême? ou recevrons-nous celles qui sont fondées sur la tradition et sur des excuses que personne n'osera présenter à Dieu au jour du Jugement, et qui annulent le baptême évangélique? Serons-nous de vrais protestants? ou retournerons-nous au catholicisme romain? Car si nous recevons l'aspersion, avec tout ce qui s'y rattache sur l'autorité de la tradition et de l'église romaine, ne devrions-nous pas, pour être conséquents avec nous-mêmes, recevoir toute autre doctrine qui doit son origine à la tradition et à l'église de Rome? D.-T. Bourdeau.

A LA JEUNESSE.

HISTOIRE DE JULES-CÉSAR.

PAR M. JACOB ABBOTT.

CÉSAR PASSE LE RUBICON—BATAILLE DE PHARSALE—MORT DE POMPÉE—CÉSAR EN EGYPTE—MORT DE CÉSAR.

COMME nous l'avons déjà fait comprendre, le proconsulat des Gaules renfermait, non-seulement la Gaule proprement dite, mais aussi la vallée du Pô, appelée Gaule Supérieure. Cette province était limitée au sud par une rivière appelée Rubicon; ce cours d'eau que l'on ne peut distinguer de nos jours des nombreuses rivières qui se jettent dans l'Adriatique, est célèbre à cause des événements qui se rattachent à sa traversée par César et son armée.

Les Romains, pour sauvegarder leur liberté qui pouvait être menacée par les immenses armées qu'ils levaient pour faire la conquête des nations, avaient fixé des limites que ne devaient jamais dépasser les légions. Le Rubicon se trouvait être cette limite du côté du nord.

Pendant ses exploits guerriers, César ne perdait jamais de vue la marche des affaires à Rome. Il avait soin de maintenir sa popularité par les fêtes qu'il faisait donner dans le cirque, les distributions d'argent et de blé qu'il prodiguait à la populace. Pompée n'avait point l'avantage des richesses et ne pouvait, comme César, distribuer aux Romains les richesses de nations vaincues, ni fournir des gladiateurs, ni faire, comme lui, reconstruire le Forum; mais il avait sur ce dernier l'avantage d'être à Rome, au milieu d'une populace qui l'adorait. On dit qu'un jour, étant tombé malade dans la ville de Naples, et s'étant relevé de sa maladie peu après, toute l'Italie fut en fête pour célébrer son rétablissement. Lorsqu'il retourna à Rome, le peuple accourait partout au-devant de lui en poussant des cris de joie et jonchant la route de fleurs. Plutarque dit que dans les villes, les ports et les villages, partout on ne voyait que sacrifices et fêtes de réjouissance.

Mais les années pour lesquelles César avait obtenu son gouvernement étaient près de finir. Prévoyant la lutte qui devait tôt ou tard s'engager entre lui et Pompée, il fit traverser les Alpes à quelques légions, sans réunir toutefois des forces assez grandes pour éveiller les soupçons de Pompée qui se flattait de l'abaisser d'autant plus facilement qu'il l'avait lui-même élevé. César s'établit à Ravenne, où il paraissait absorbé par la fondation d'une école militaire. Pendant ce temps, il faisait demander à Rome de pouvoir briguer le Consulat, sans se démettre de son commandement. Il demandait qu'on fît une exception à la règle, en considération des services qu'il avait rendus. Un de ses partisans, l'habile orateur et tribun Curion proposait que les deux rivaux se démissent en même temps, sous peine d'être déclarés ennemis de la République. Mais Pompée refusait de désarmer, et le parti sénatorial décréta que si César ne licenciait pas son armée dans l'espace d'un jour qu'on lui fixait, il serait poursuivi comme ennemi de la patrie. Deux tribuns, partisans de César, ayant voulu s'opposer à ce décret, furent chassés; sur quoi ils s'enfuirent, déguisés en esclaves, auprès de César. Ceci donnait à César l'apparence d'être le défenseur des libertés et de la souveraineté du peuple. Il donna un jour ordre à ses troupes de s'avancer au sud et d'aller camper sur les bords du Rubicon. Il partit lui-même pendant la nuit, s'égara, et n'arriva qu'au lever du soleil près de son camp. Pendant qu'il se promenait pensif au bord de la rivière, il arriva un berger jouant du chalumeau. Quelques officiers et des soldats entourèrent le berger pour écouter les sons de son instrument rustique. Tout à coup, le berger jette son instrument, s'empare de la trompette d'un soldat et se met à sonner la charge—signal d'attaque—et à marcher à travers le pont. «Un signe! un prodige!» s'écria César. «Marchons où nous appelle l'ordre du ciel. *Alea jacta est.*» [Le sort en est jeté.]

Le Rubicon est franchi et la première ville, Ariminum, ouvre librement ses portes, ce que devaient imiter toutes les autres, pendant les 60 jours qu'il fallut à César pour s'emparer de toute l'Italie. César n'avait alors qu'une légion avec lui; mais il avait donné ordre aux autres légions de le rejoindre à marches forcées. Le Sénat envoya contre lui un général nommé Domitius qui fut défait dans la ville de Corfinium où il s'était enfermé. Le vainqueur incorpora l'armée vaincue à la sienne et rendit la liberté à Domitius. Ces actes de clémence, joints au respect des propriétés et des personnes qu'il avait recommandé à ses troupes, lui attirèrent la faveur populaire. Ce n'était au contraire que par ses menaces terribles contre les riches qui ne l'avaient pas suivi que Pompée réussissait à entraîner un bon nombre de citoyens distingués.

Pendant toute sa campagne pour s'emparer de l'Italie, César se montra grand et généreux, déclarant qu'il ne regardait point comme ennemis ceux qui préféraient se joindre à Pompée. Il trouva bientôt ce dernier à Brindes (Brindusium), d'où il avait déjà

envoyé une partie de ses forces en Grèce. César fit le siége de cette ville; mais le manque de vaisseaux le mit dans l'impossibilité d'empêcher la fuite de Pompée. César dut ensuite soumettre les lieutenants de Pompée, en Italie, en Espagne, en Sicile et en Gaule; puis il revint à Rome où le peuple le nomma *dictateur*, puis *consul*.

Il tourna alors de nouveau ses pensées du côté de la Grèce, où Pompée organisait une armée. C'était en hiver et, comme son rival avait écumé la mer, il manquait de vaisseaux pour opérer la traversée de l'Adriatique. A la fin, il réussit à passer de Brindes en Epire avec une partie de son armée; mais lorsqu'il renvoya ses vaisseaux pour la traversée des troupes qui étaient restées en Italie, la flotte de Pompée s'en empara et les brûla avec les hommes qui les montaient. César tenta lui-même, par une nuit orageuse, de traverser l'Adriatique pour se mettre à la tête des troupes restées en Italie; mais la tempête l'en empêcha. C'est à cette occasion qu'il rassurait son pilote effrayé par ces paroles: «Que crains-tu? tu portes César et sa fortune.» Ses troupes, ayant appris cet effort de leur chef, furent remplies d'une nouvelle énergie et opérèrent finalement leur traversée.

Les deux grands rivaux se livrèrent pendant quelques mois une suite de combats où la victoire se déclarait tantôt pour l'un, tantôt pour l'autre; état de lutte sans fin qui faisait souffrir les deux armées et augmentait la haine des combattants. Enfin, une action décisive eut lieu dans les champs de Pharsale, en Epire, l'an 48 av. J.-C. Pompée, complétement défait, s'enfuit de son camp sous un déguisement et arriva le lendemain sur les côtes de la mer Egée où il trouva un vaisseau marchand sur lequel il s'embarqua. Il passa dans l'île de Lesbos où il retrouva sa famille, avec laquelle il fit ensuite voile pour l'Egypte. César l'y suivit; mais en y abordant, il apprit que le lâche Ptolémée XII avait fait égorger son ancien bienfaiteur, près du rivage, en présence de sa femme et de ses enfants. On dit que César versa des larmes à la vue de la tête de Pompée.*

Les officiers et les soldats de Pompée qui l'avaient suivi en Egypte furent traités avec la même générosité que ceux qui étaient tombés au pouvoir du vainqueur à Pharsale. On dit qu'après la défaite de Pompée, César ordonna que chaque soldat aurait la liberté de sauver un ennemi, ce qui changea la haine et la férocité de ses soldats en générosité.

César qui, comme plus tard Napoléon, comptait plutôt sur la rapidité de ses mouvements que sur des forces considérables, avait débarqué à Alexandrie avec dix galères seulement. Il s'immisça bientôt dans les affaires d'Egypte et déclara qu'il voulait lui-même juger le différend qui existait alors entre le roi et sa sœur, Cléopâtre, aussi célèbre par ses vices que par sa beauté. Les Egyptiens, irrités de l'insolence des Romains, se révoltèrent, et César dut un jour, pour pouvoir s'enfuir, regagner à la nage l'une de ses galères. Il tenait, dit-on, ses commentaires d'une main et nageait de l'autre, traînant à sa suite sa robe de pourpre, emblême de sa dignité; il l'avait prise entre ses dents, de crainte qu'elle ne l'empêchât de nager ou ne tombât au pouvoir de l'ennemi qui en aurait fait un trophée. Dans cette lutte, il fit mettre un jour le feu à quelques galères, et tout un quartier de la ville fut incendié. Ce fut cet incendie qui détruisit la grande bibliothèque fondée par les Ptolémées. Ce fut une perte irréparable pour la science; elle renfermait 400,000 manuscrits.*

Pompée n'était plus, et son armée était entièrement dispersée; mais César avait encore à vaincre trois centres d'opposition: en Asie-Mineure, en Afrique et en Espagne. Bientôt il reçut des renforts et battit le roi d'Egypte qui se noya en voulant passer le Nil à la nage; il mit aussitôt Cléopâtre sur le trône et courut en Asie-Mineure où, d'un seul combat il termina la guerre en Cappadoce, contre Pharnace qui avait voulu reprendre les possessions de son père. César apprit au Sénat la rapidité de sa conquête par ces mots célèbres: «*Veni, vidi, vici.*» Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.

Il se rendit ensuite à Rome où des troubles avaient éclaté par la faute de son général de cavalerie, Marc-Antoine (le même qui devait plus tard épouser Cléopâtre). Après avoir pacifié Rome, il se rendit en Afrique où Scipion, beau-frère de Pompée, avait réuni une armée pour s'opposer à César. Ce dernier éprouva d'abord un échec dans lequel il risqua sa vie pour arrêter les fuyards; mais il prit sa revanche par l'éclatante victoire de Thapsus (l'an 46 av. J.-C.). Scipion et son allié Juba, roi de Numidie, ainsi que d'autres chefs se donnèrent la mort. Caton (sénateur connu par son amour inflexible pour la liberté) s'enferma avec son corps d'armée dans la ville d'Utique, où il se donna la mort, après avoir reconnu l'impossibilité de garder la place.

César retourna ensuite à Rome, puis de là il se rendit en Espagne, où il remporta les mêmes succès contre les deux fils de Pompée. L'un d'eux fut tué et l'autre prit la fuite. Le conquérant retourna à Rome, maître incontesté de tout le monde païen.

César se plut alors à répandre des grâces sur les citoyens qui avaient suivi le parti de Pompée; il combla ses soldats et ses amis de bienfaits; il remporta quatre magnifiques triomphes, un pour chacune de ses brillantes campagnes, celles des Gaules, de l'Egypte, de Pharnace et de l'Afrique; dans l'un d'eux on vit des éléphants transformés en porte-flambeaux. Il donna des fêtes, des jeux, des spectacles sans fin qui n'étaient pas moins agréables aux Romains que ses libéralités. On dit que dans un combat naval qui se donna près du Tibre où l'on avait creusé un bassin exprès, mille captifs, une moitié Egyptiens, l'autre moitié Asiatiques, durent se livrer un véritable combat pour l'amusement des spectateurs. Un grand nombre furent tués et leur sang rougit les eaux du bassin.

Toute opposition au pouvoir de César semblait avoir disparu; le Sénat paraissait être à ses pieds et le peuple l'adorait. Il reçut la dictature pour dix ans, puis fut nommé Dictateur Perpétuel, avec le titre d'*Imperator* (général victorieux) par lequel il devenait chef de toutes les forces de la République. Le mois où il était né porta dès lors son nom: juillet. Le peuple lui conféra le titre de Père de la Patrie.

La division du temps était alors si imparfaite que le nouvel-an arrivait à toutes les saisons de l'année; César fit réformer le calendrier par l'astronome grec Sosigène, et ce calendrier, appelé Julien, fut employé 16 siècles; après quoi une légère correction y fut faite, en 1582, par le pape Grégoire XIII.

César formait alors de vastes projets: il désirait faire construire dans la ville de Rome des monuments qui devaient surpasser tout ce que le monde avait vu jusqu'alors. Il commença de grandes bibliothèques; il fit des plans pour draîner les Marais Pontins, pour la construction de grands aqueducs qui eussent approvisionné d'eau Rome, et pour réparer l'embouchure du Tibre. Il voulait établir une route à travers les Apennins et un canal à travers l'isthme de Corinthe. «On lui décerne alors les honneurs divins, des supplications publiques, un temple, des statues, un collége de prêtres appelés Juliens, etc. Mais Dieu ne peut laisser plus impunie en Jules César qu'en Alexandre une aussi orgueilleuse et aussi éclatante usurpation de ses droits, et l'aurore divine dont cette créature audacieuse ose parer sa tête, va devenir la triste couronne dont on orne à l'autel la victime que la mort va frapper.» (*Vulliet*, p. 108.)

La grandeur et la prospérité de César avaient excité la jalousie de ses ennemis vaincus. D'un autre côté, l'esprit républicain était encore fortement enraciné dans certaines classes de la société; on avait horreur du nom même de roi, et bien des choses paraissaient indiquer que César ne se contenterait pas d'exercer le pouvoir royal, mais qu'il en voudrait porter le nom. Par trois fois, Antoine avait tenté de lui placer la couronne sur la tête, et il n'avait paru la refuser que parce que des murmures l'avaient averti de ne pas prendre un titre odieux aux Romains.

Une conspiration se forma, dans laquelle entrèrent environ soixante sénateurs. L'âme et l'organisateur en était Cassius, homme violent et jaloux de la puissance du dictateur; il gagna un grand nombre de sénateurs, et même Brutus, qui était un magistrat très-influent. Ce dernier avait été comblé des bienfaits de César qui croyait avoir en lui un ami dévoué. Une expédition avait été préparée contre les Parthes, de nouveau soulevés. Les amis de César désiraient lui poser la couronne royale sur la tête avant qu'il partît pour cette nouvelle campagne. Ils avaient choisi pour le couronnement le 15 mars, appelé le jour des Ides de Mars. Ses ennemis résolurent de le tuer en ce même jour, et en pleine assemblée. César reçut plusieurs avertissements qui le firent hésiter un moment de se rendre au Sénat; mais il céda aux pressantes invitations de Brutus qui était venu le chercher chez lui. Dès qu'il fut assis, les conjurés l'entourèrent, comme pour appuyer les supplications d'un nommé Cimber qui demandait la grâce de son frère. L'un d'eux le tira par sa toge pour donner le signal, et tous se jetèrent sur lui avant qu'il eût le temps de tirer son épée. Voyant Brutus parmi les conjurés, il cessa de se défendre et dit: «Et toi aussi, Brutus, mon fils?» Il tomba au pied de la statue de Pompée, percé de vingt-trois coups. Ainsi mourut ce grand homme, l'an 44 av. J.-C. Il avait 56 ans.

* Le livre de Daniel a prédit une partie des événements qui sont racontés ici en abrégé. Voyez Pensées sur Daniel XI—SIGNES DES TEMPS 1882, pages 73 et 89.

* Voir plus de détail dans les SIGNES DES TEMPS 1882 page 87—Bibliothèque d'Alexandrie.

VIE DE JOHN NELSON,

UN DES COLLABORATEURS DE JOHN WESLEY.

CHAPITRE IX.

BIEN des gens qui avaient prétendu m'aimer comme leur propre vie, s'éloignaient de moi et disaient que j'avais fait mon Dieu de la Bible. Ils prenaient le saint Livre et, le tenant d'une manière ridicule, ils disaient: «Voilà le dieu de John Nelson! Pauvre homme, il s'est dérangé à force d'y lire; il ferait bien mieux de mettre la Bible de côté et de sonder son propre cœur.»

Je me confiai au Seigneur et continuai de prêcher la repentance envers Dieu et la foi

en notre Seigneur Jésus-Christ, déclarant avec persévérance que ceux qui croyaient devaient persévérer dans les bonnes œuvres. Mais plusieurs personnes qui disaient autrefois qu'elles pouvaient bénir Dieu de m'avoir entendu, m'appelaient alors *légal* et me dirent en face que jamais je n'avais connu la liberté évangélique. Je répondis que je désirais connaître la volonté de Dieu qui est bonne et parfaite, et obtenir la grâce de l'accomplir. Ils me répliquèrent qu'ils n'avaient *rien* à faire, que l'Agneau avait *tout* accompli pour eux.

Je me réfugiais auprès de Dieu, dans la prière et le jeûne, et j'étais fortifié de jour en jour par le sentiment de son amour; je parlais de la Parole de Dieu avec toujours plus de force, et journellement des pécheurs se convertissaient à la vérité.

Samuel Mitchell m'encouragea beaucoup, et il m'accompagnait chaque fois que je sortais, le soir après notre travail; cela souvent à quatre ou cinq milles; nous revenions ensemble, le même soir, quel temps qu'il fît. Une nuit, après un jour de jeûne, je songeai que Messieurs John et Charles Wesley étaient tous deux assis près de ma cheminée et que M. John me disait qu'il ne resterait que quelques jours; qu'il se rendrait dans le nord, puis reviendrait passer une semaine chez moi. Quelqu'un m'ayant dit le lendemain que la chose arriverait, si je l'avais ainsi songé, je répliquai que j'attendrais plutôt le roi. Mais quelques mois plus tard, tout se passa absolument comme je l'avais vu dans mon rêve.

Je fus alors invité à aller encore une fois à Gomersal pour parler à M. Ingham. Je m'y rendis et le trouvai avec David Taylor. Tant que ce dernier fut présent, M. Ingham fut très-aimable; mais après sa sortie, il se mit à me dire que je causais des divisions parmi les frères. Je lui dis que mon seul désir était de sauver les âmes; mais il me répondit: «Nous ne pourrons recevoir ni vous, ni M. Wesley, que vous n'ayez déclaré avoir imprimé et prêché de fausses doctrines. Je lui demandai en quoi nous avions répandu des erreurs Alors il éclata de rire et me dit que c'était en disant aux gens qu'ils pouvaient vivre sans pécher. Je lui demandai s'il appelait cela une fausse doctrine, et il me répondit: «Oui, et M. Wesley a écrit une fausse doctrine, enseignant les mêmes erreurs.» Il me cita quelques paroles écrites par M. Wesley, et je lui dis: «Ces paroles ne sont pas celles de M. Wesley; ce sont celles de l'apôtre St.-Jean; c'est St.-Jean qui a dit: «Que personne ne vous séduise. Celui qui fait ce qui est juste est juste. Celui qui fait le péché est du diable.» Or, si St.-Jean a raison, quiconque prêche le contraire de ce que M. Wesley a écrit ici, et à ce que j'ai prêché, est un trompeur et un séducteur des âmes.» Il me dit alors que, si telle était mon opinion, les frères ne pouvaient plus nous recevoir au milieu d'eux, puis il me tourna le dos.

Mais une autre tentation vint m'assiéger. Quelques-uns des Frères vinrent, en mon absence, parler à ma femme d'une telle manière, qu'elle voulut par trois fois me quitter pour se rendre auprès d'eux. Plus je lui parlais selon les Ecritures, plus elle était animée contre moi. Enfin, je recourus à mon ancien refuge; je priai, je jeûnai, et le Seigneur lui toucha le cœur, de sorte qu'elle revint à de meilleurs sentiments.

A cette époque, M. Wesley vint me trouver à Birstal, comme je l'avais songé quatre mois auparavant. Avant de se rendre à Newcastle, il prêcha dans ma maison. Beaucoup de personnes qui m'avaient quitté vinrent à l'assemblée et dirent ensuite qu'elles n'avaient jamais entendu un sermon pareil. Malgré les efforts de M. Ingham, qui engageait les gens à ne pas venir entendre M. Wesley, qu'il prêchait de fausses doctrines, plusieurs furent convaincus de la nécessité d'être nés de nouveau et de se convertir. Pendant l'été, j'eus la visite de MM. Charles Wesley et Charles Graves; Dieu bénit tellement leurs travaux que quatre-vingts personnes furent converties, et que l'on éprouva la nécessité d'avoir un plus grand local pour les assemblées.

Vers ce temps-là, William Shent de Leeds fut converti, ce qui fit un grand bruit dans cette localité. Comme il avait faim et soif de la vérité, et qu'il désirait la conversion de tous ses voisins, il me demanda d'aller tenir une assemblée à Leeds. J'annonçai l'assemblée pour le jour de Noël; mais les frères me conseillèrent de ne pas m'y rendre sans avoir prié et jeûné. Ainsi, nous nous humiliâmes devant le Seigneur le vendredi, et dimanche je me rendis à Leeds, avec quelques frères. Comme nous traversions le pont, nous rencontrâmes deux hommes qui me dirent: «Si vous essayez de prêcher, ne comptez pas de sortir en vie; car il y a un certain nombre d'hommes qui ont juré de vous tuer.» Je leur répondis: «Ils devront en demander la permission à mon Père céleste; car s'Il veut me donner quelque chose à faire, tous les hommes de la ville ne seront pas capables de m'ôter la vie.»

Lorsque nous entrâmes chez frère Shent, nous y trouvâmes une grande assemblée réunie. Aussitôt que je me levai pour parler, j'eus un sentiment profond de la présence de Dieu, et tous mes auditeurs se conduisirent comme des gens craignant Dieu. Il y avait à Armley des âmes fermes et pieuses qui devinrent les soutiens de cette église naissante.

Peu de temps après, j'eus un entretien avec M. John Bennet, prédicateur que je ne connaissais pas. Il me fit des objections sur la prédication et la doctrine de John Wesley. Je lui montrai que les paroles auxquelles il se heurtait étaient des apôtres Jean ou Paul. Plus tard, je le revis, et j'eus la joie de voir que nous n'étions qu'un cœur et qu'une âme.

La première fois que je dus aller le trouver, à Marsden, je traversai un terrain communal. Tout à coup, je vis un chien sortir de la bruyère; il courut à moi et vint flairer mes jambes, puis me suivit tranquillement pendant cinq milles. Mais pendant le trajet, je fus surpris, chaque fois qu'une maison se trouvait près de la route, de le voir me quitter et mordre tous les chiens qu'il apercevait. Arrivé à Marsden, je demandai aux gens de l'hôtel où j'étais entré s'ils connaissaient le propriétaire du chien; l'animal s'était couché à mon côté et je dis aux personnes présentes qu'il devait être enragé. On se moqua de moi d'abord; mais on dut reconnaître que je ne me trompais pas, lorsque l'animal se jeta sur un chien qui entrait et, étant sorti, en mordit encore quatre autres avant qu'on l'eût tué. Je fus bien reconnaissant envers Dieu de la protection providentielle qu'il m'avait accordée.

Un jour que je prêchais à Hopkin-pit, Lancashire, à une assemblée de deux mille auditeurs attentifs, quelqu'un lança par la fenêtre une pierre qui me blessa à la figure. L'assemblée n'en fut que plus attentive. Après le service, un officier de police vint nous ordonner de le suivre, ce que nous fîmes sans résistance; mais lorsque nous fûmes dans la rue, la foule nous entoura au point que nous fûmes séparés de l'officier et que nous ne le revîmes plus.

Prêchant un soir à Grimsby, je fus invité par un maître d'école à prêcher dans sa classe, qui pouvait donner place à plusieurs centaines de personnes. Quelqu'un me conseilla de n'y point aller, qu'il y aurait du bruit et qu'on me tuerait. Je répondis: «Puisque ce monsieur m'a invité, j'irai et, par la grâce de Dieu, je prêcherai, lors même qu'il y aurait autant de démons que de tuiles sur le toit.» Je m'y rendis donc, et j'y trouvai une chambre pleine d'auditeurs qui m'écoutèrent avec une grande attention. Je me rendis ensuite à Epworth; sur mon chemin, je prêchai à Ferry vers quatre heures; et j'arrivai à Epworth vers sept heures. Mais j'y trouvai tant de gens qui m'attendaient que je pris une chaise et prêchai devant la maison, dans la neige; je n'ai jamais vu des gens écouter plus attentivement; il paraît que Dieu bénit des âmes ce soir même.

C'est à cette époque que je commençai à prêcher en pleine rue à Leeds, devant la porte de frère Shent, où une grande foule s'assembla autour de moi. La première fois que je parlai dans la rue, on me jeta un œuf à la tête et deux pommes de terre; mais cela ne m'empêcha point de leur parler, ni eux d'écouter. Lorsque j'eus fini, j'entendis plusieurs personnes répéter à un vieux pasteur une partie de ce que j'avais dit, lui demandant ce qu'il en pensait. Il répondit que cette doctrine était la moëlle de l'Evangile. Lorsqu'ils lui dirent qu'on m'avait jeté des pommes de terre et un œuf pourri qui avait sali ma perruque et mon habit, il s'écria qu'il aimerait mieux qu'on lui coupât un bras que de faire une chose pareille à un homme qui prêchait une telle doctrine. Dès lors, beaucoup abandonnèrent leurs préjugés, et je prêchai dans les rues de Leeds, tous les quinze jours, sans être trop dérangé.

Peu de temps après, je m'en allai de nouveau à Lincolnshire; la congrégation y étant aussi grande qu'à Grimsby, je fus pendant plusieurs jours obligé de me tenir sur une table, devant la porte de frère Blow. Pendant que je prêchais, le ministre et trois hommes vinrent jouer au palet, aussi près des gens que possible; mais ni leurs jeux, ni leurs éclats de voix n'empêchèrent le peuple d'écouter.

Quelques amis de Tetney et de Clexthorps me demandèrent de me rendre au bord de la mer, où se trouvait une maison de bergers. J'y trouvai un grand nombre de personnes assemblées pour entendre la Parole de Dieu. J'ouvris ma Bible et je lus le troisième verset du premier chapitre aux Galates: «La grâce et la paix vous soient données de la part de Dieu le Père, et de notre Seigneur Jésus-Christ; qui s'est donné lui-même pour nos péchés, afin de nous retirer de ce siècle mauvais, selon la volonté de Dieu notre Père.» La puissance de Dieu fut au milieu de nous et nous fûmes bénis. Pendant que je parlais ceux qui m'écoutaient furent tellement touchés que pas un ne resta debout; tous tombèrent à genoux, et leurs cris et leurs sanglots finirent par couvrir ma voix. Je m'agenouillai aussi et je demandai à Dieu de pardonner aux cœurs brisés et repentants; j'ai la persuasion que dans l'éternité beaucoup loueront Dieu pour cette assemblée.

LE PSAUME CXIX.

PAR R. F. COTTRELL.

LE 119me chapitre du livre poétique du prophète David est un psaume ou hymne de louange à «la loi de l'Eternel», à «ses témoignages», à «ses voies», à «ses préceptes», à «ses statuts», à «ses commandements», à «ses jugements» et à «sa Parole».

On ne peut douter raisonnablement qu'il ne se rapporte à la loi morale, ou dix commandements que la voix de Dieu prononça du haut de Sinaï. C'est la même loi qui, dans le Ps. 19:8, est déclarée parfaite. C'est ce que David appelle «la loi de ta bouche», le «témoignage de ta bouche» et les «ordonnances de ta bouche», indiquant clairement que c'est ce que la bouche de Dieu a prononcé en Sinaï.

Ce n'est point simplement la parole de David qui loue cette loi; mais c'est l'Esprit de Dieu lui-même qui l'exalte si haut. Ecoutez les paroles de l'Inspiration: «Je prends plaisir à tes statuts»; «la loi de ta bouche m'est plus précieuse que mille pièces d'or ou d'argent»; «ta parole est parfaitement pure; c'est pourquoi ton serviteur l'aime»; «j'ai aimé tes commandements plus que l'or, même que l'or fin». Est-il raisonnable de supposer qu'une loi qui est ainsi exaltée par l'Esprit de Dieu ait jamais besoin d'être abolie? A-t-elle besoin d'être améliorée? N'est-elle pas d'une étendue suffisante? «Ton commandement est d'une très-grande étendue?» Ne pénètre-t-elle pas jusqu'aux pensées et aux desseins des cœurs? Voyez Mat. 5:22, 29; 1 Jean 3:15. Est-ce une chose nouvelle; n'a-t-il pas toujours été vrai que «quiconque hait son frère est meurtrier»?

Le bon sens semblerait devoir dire à chacun qu'une loi qui est ainsi louée et exaltée par Dieu lui-même, est bonne pour tous les temps; qu'elle est perpétuelle et éternelle. Non-seulement cela; Dieu l'a déclaré lui-même, de sorte que ceux qui voudraient abolir ou changer cette loi sont sans excuse. Ecoutez le témoignage de la Bible: «Ta justice est justice à toujours, et ta loi n'est que vérité.» La justice de tes témoignages est éternelle. «Tous tes commandements ne sont que vérité. J'ai connu dès longtemps que tu as établi tes témoignages pour toujours. Le fondement de ta parole est la vérité, et tous tes jugements ont toujours été justes.»

Quelqu'un désire-t-il plus de preuves de la perpétuité de cette loi ancienne et éternelle? Qu'il écoute Jésus: «Ne pensez point que je sois venu abolir la loi.» «Car je vous dis que jusqu'à ce que le ciel et la terre passent, il n'y aura rien dans la loi qui ne s'accomplisse, jusqu'à un seul iota et à un seul trait de lettre.» Mat. 5:17, 18.

Tous ces commandements ne sont que vérité. Quel effet cela aurait-il sur la vérité de changer quelques iotas et traits de lettres? Un apôtre dit de ceux qui violaient cette même loi, adorant et servant la créature au lieu du Créateur, qu'ils avaient «changé la vérité de Dieu en des choses fausses.» Le psaume dont nous nous occupons dit encore: «Tous tes commandements ne sont que justice.» Le mot *tous* n'en comprend pas moins de dix. La justice éternelle de Dieu a-t-elle été abolie? Une telle chose est-elle possible tant que la Parole de Dieu demeure vraie? Laissez-la répondre: «Ma justice ne sera point anéantie.» Esa. 51:6. Qui aurait l'aveugle témérité de dire que la justice de ces anciens préceptes moraux, les dix commandements, a été abolie, étant remplacée par un code meilleur.

«Y a-t-il aucune nation qui ait changé ses dieux? Mais mon peuple a changé sa gloire en ce qui ne profite de rien. Cieux, soyez étonnés de ceci; ayez horreur, et soyez réduits en solitude, dit l'Eternel; car mon peuple a fait deux maux: ils m'ont abandonné, moi qui suis la source des eaux vives, pour se creuser des citernes, même des citernes crevées qui ne peuvent contenir des eaux.» Jér. 2:11-13.

C'est un fait triste et déplorable, un fait qui constitue un des signes de notre époque, qu'il y ait des multitudes de gens, y compris des centaines, et peut-être des milliers de soi-disant ministres de l'Evangile, qui «rejettent la loi de l'Eternel,» et qui, au lieu de venir à la source des eaux vives, s'efforcent de se creuser des citernes crevassées qui ne peuvent point contenir d'eau. Une fausse tradition prétend que la loi de Dieu a été changée; et, au lieu de s'enquérir de la vérité de la chose, ils se mettent à soutenir cette tradition par les arguments les plus contradictoires. Et il arrive assez communément qu'ils soutiennent que toute la loi morale, qui se trouve partout si hautement exaltée par l'Inspiration, a été entièrement abolie.

Mais la Parole de Dieu demeure, lors-même que tous les hommes s'élèveraient contre elle. Aucune arme ne pourra rien contre Sa loi. Ce qu'il y a de plus triste, c'est que, en s'opposant à la loi de Dieu, il se trouvera à la fin qu'ils ont péché contre leurs propres âmes. Oh, combien triste ne sera-ce pas de découvrir, trop tard, une si fatale erreur! Oh, s'ils pouvaient la découvrir maintenant et éviter un si terrible sort!

«Les œuvres de ses mains ne sont que vérité et équité. Tous ses commandements sont fidèles. Ils sont stables à perpétuité et dans tous les siècles, étant faits avec fidélité et avec droiture.» Ps. 111:7, 8.

«LA CHARITÉ DE CHRIST NOUS PRESSE.»

LE motif qui a poussé Christ à quitter le ciel, le sacrifice qu'il a fait en venant dans ce monde pour y mourir, sont les aimants qui attirent les hommes à lui. Et nous nous attachons à Christ en proportion du sentiment que nous avons de son sacrifice. Les œuvres et les sacrifices qui sont faits dans la pensée de la charité de Christ, portent tous du fruit, quelque petit qu'il puisse paraître aux hommes. Le principe de la vie procède naturellement de Dieu et de son bien-aimé Fils Jésus-Christ. Un petit commencement fait dans cet esprit peut amener un grand bien. Cela ne tient point tant aux grandes choses que l'on fait qu'à l'esprit qui fait agir et au sacrifice que cela exige. Il est puissant pour gagner les cœurs. Le pouvoir de la fortune, le pouvoir des facultés intellectuelles, combinés avec l'énergie physique, peuvent avoir quelque effet sur l'intelligence des hommes. Les hommes peuvent se soumettre par politique à de tels moyens et assujettir leur intelligence à de telles raisons. Mais c'est le vrai esprit de sacrifice qui touche les cœurs; l'amour appelle l'amour.» Si nous le possédons, d'autres le partageront volontiers, et cela avec bonheur et avec joie. A cet égard, tous les peuples de la terre sont semblables. Il n'y a ici aucune barrière de nation ou de dénomination.

Toute barrière est brisée et nous passons librement. C'est un principe qui est né dans le ciel. Par conséquent c'est Dieu qui unit les cœurs car «ici il n'y a ni Grec, ni Juif, ni circoncis, ni incirconcis, ni barbare, ni Scythe, ni esclave ni libre; mais Christ est toutes choses en tous.» C'est ce principe qui unit les cœurs, les relie au trône de l'Eternel. Il n'y a rien qui prouve davantage l'origine divine de la religion de Christ que le fait que lorsque les hommes reçoivent la vérité et l'esprit de Christ, ils sont animés d'un esprit de sacrifice et désirent que d'autres reçoivent les mêmes grâces.

Le premier sentiment d'un nouveau converti est d'aider à ses semblables. Ce fut de cette manière que l'Evangile commença. Lorsque Jésus, le grand Pasteur des âmes, se manifesta aux enfants des hommes, Jean le montra à ses disciples comme l'Agneau de Dieu, et ils le suivirent. L'un d'eux était André qui se rendit d'abord auprès de Simon Pierre et l'amena à Jésus. Le jour suivant Jésus prit Philippe à son service. La première chose que fit Philippe fut de se mettre à la recherche de Nathanaël et de l'amener à son Maître. Il en fut ainsi et il en sera toujours ainsi de ceux qui partagent l'esprit de Christ. Si nous avons bu à la source de la vérité, nous désirerons ardemment que d'autres partagent les mêmes grâces. Ceux qui peuvent croiser les bras et voir tranquillement les autres courir à leur perte, ne possèdent pas l'amour du Sauveur et ne sont point préparés à entrer dans la joie de leur Seigneur. «Et ceux qui auront été intelligents brilleront comme la splendeur de l'étendue; et ceux qui en auront amené plusieurs à la justice, luiront comme des étoiles et à perpétuité.» De glorieuses couronnes sont à la portée de chacun de nous; mais elles ne sont données qu'à ceux qui travailleront au salut de leurs semblables.

Laisserons-nous passer les occasions de travailler qui s'offrent à nous maintenant, de telle sorte que les étoiles que nous aurions pu mériter tombent de nos glorieuses couronnes, que les couronnes mêmes nous échappent, que le royaume de Dieu ne nous soit fermé et que la vie et toutes ses joies nous soient perdues à toujours?

Vous répondez non; mais la réponse, pour avoir son effet, ne doit pas être en paroles seulement, mais aussi en actions.

S.-N. HASKELL.

RÉVÉRONS DIEU ET LES CHOSES SAINTES.

LES anges prononcent le nom sacré de Dieu avec le plus profond respect (Apoc. 7:11, 12, etc); mais il y a des individus, portant le nom de chrétiens, qui parlent de Dieu comme s'ils parlaient d'une maison ou d'autres choses ordinaires. Dans leurs discours et dans leurs prières, ils emploient les noms Dieu, Tout-Puissant, avec une irrévérence censurable. Ceux qui font cela ne discernent pas le caractère auguste de Dieu, de Christ et des choses célestes.

Autrefois, quand Dieu envoyait ses anges pour communiquer des messages à des individus, ceux qui apprenaient que c'étaient des anges qui leur avaient parlé, étaient frappés de terreur et craignaient de mourir. «Alors Manoah connut que c'était l'ange de l'Eternel. Et Manoah dit à sa femme: Certainement nous mourrons, parce que nous avons vu Dieu.» Juges 13:21. «Or comme Josué était près de Jérico, il leva les yeux et regarda; et voici, vis-à-vis de lui se tenait debout un homme qui avait son épée en sa main; et Josué alla vers lui, et lui dit: Es-tu des nôtres, ou de nos ennemis? Et il dit: Non; mais je suis le Chef de l'armée de l'Eternel qui suis venu maintenant. Et Josué se jeta sur son visage en terre, et se prosterna, et lui dit: Qu'est-ce que mon Seigneur dit à son serviteur? Et le Chef de l'armée de l'Eternel dit à Josué: Délie ton soulier de tes pieds; car le lieu sur lequel tu te tiens est saint. Et Josué fit ainsi.» Jos. 5:13-15. Si l'on croyait et honorait ainsi les anges venant de la présence de Dieu, quelle révérence ne devons-nous pas témoigner pour Dieu lui-même!

E.-G. WHITE.

Qui n'est pas maître de soi-même, n'a rien de fort, car il est faible dans le principe.

Les Signes des Temps

Heureux ceux qui font ses Commandements

BALE (SUISSE), MARS 1884.

RÉDACTEUR-GÉRANT: **B. L. WHITNEY.**

Rédacteurs-Correspondants:

U. SMITH, J. H. WAGGONER, G. I. BUTLER.

MARCHER AVEC DIEU.

«Qu'est-ce que l'Eternel demande de toi, sinon de faire ce qui est droit, d'aimer la miséricorde et de marcher avec humilité avec ton Dieu.» Mich. 6:8.

CE passage dit que Dieu DEMANDE de l'homme qu'il marche humblement avec lui. Ce n'est donc point une chose indifférente pour Dieu que l'homme marche avec Lui; il attend de nous que nous regardions cela comme un devoir; mais avant tout, cela doit être considéré comme un inestimable privilége.

Parmi les trois choses requises dans ce passage, il me paraît évident que la plus importante, c'est de marcher avec Dieu. Quels sentiments pour des hommes mortels d'entretenir de telles relations, d'avoir un tel compagnon! Pourtant la Parole de Dieu dit que c'est possible, et elle nous parle d'Hénoc marchant avec Dieu, non point un jour, ou un mois; non point une année, ou trente seulement, mais pendant *trois cents ans*— quatre ou cinq fois la durée actuelle de la vie. Hénoc était un homme qui était sujet aux mêmes passions que nous. Il vivait dans une époque de corruption. Il avait à lutter contre le même esprit du mal qui existe aujourd'hui; pourtant il marcha avec Dieu, en dépit de toutes ces difficultés. Pourquoi ne le pourrions-nous pas? Dieu ne fait acception de personne. Si nous voulons agir comme Hénoc, Il est tout aussi disposé à marcher avec nous qu'avec lui.

Qu'est-ce que marcher avec Dieu? L'idée de marcher avec une personne suppose que l'on vit en accord avec elle. Où l'un va, l'autre y va. Cela fait aussi naître la pensée d'une société agréable, d'une bienveillance mutuelle, d'estime réciproque et de communion d'esprit. Comme il est clair que Dieu ne peut marcher avec nous personnellement, la relation indiquée comme un devoir représente évidemment ces rapports continus du St.-Esprit avec notre esprit, nous permettant de comprendre chaque fois que nous faisons une démarche importante, si la chose est agréable à Dieu. Dieu veut que ses enfants soient éclairés de manière à avancer avec circonspection, sans aller seuls à tâtons, faisant peut-être quelque chose de bien aujourd'hui et travaillant demain au service du mal. Notre Dieu n'est-il pas un Dieu puissant qui peut voir dans les ténèbres aussi bien que dans la lumière? N'a-t-Il pas pour nous la lumière dont nous avons besoin en tout temps? Son esprit n'est-il pas l'agent même par lequel il peut nous éclairer, soit par l'application à nos cœurs de sa sainte Parole, lorsque nous nous efforçons de la comprendre; soit par les sentiments du devoir, quand nos cœurs lui sont soumis? Quel but élevé! Quel idéal!

Cependant, je ne pense pas que tout novice puisse arriver d'un coup à un tel état. S'il y aspirait, il serait d'abord très-probablement enflé d'orgueil par l'ennemi et tomberait dans une aveugle présomption spirituelle. Non; il y a ici des degrés; il doit d'abord «faire ce qui est droit», crier à Dieu avec persévérance de lui donner un cœur qui haïsse le mal et qui ait «faim et soif de la justice.» Son premier soin, avant tout, doit être de *garder son cœur* de tout acte injuste qui le souillerait, et son esprit verra les choses de plus en plus clairement, sa conscience sera plus délicate, et Dieu le bénira. Et à mesure qu'il verra mieux son égoïsme inné et le comparera avec la tendre charité de Christ, il commencera d'aimer la miséricorde, parce qu'elle *est aimable;* il mettra toujours de plus en plus en pratique ses principes, comprenant qu'il y a quelque chose de plus grand que de vivre pour soi-même, et priera sans cesse que Christ veuille le douer de cette grâce divine. Une paix céleste remplira son âme, et il lui semblera que le ciel s'est rapproché de lui; puis il comprendra, comme il ne l'a jamais compris, la grande valeur de la religion de Christ; alors il pourra marcher *avec humilité* avec Dieu ou (suivant certaines traductions), «s'humilier pour marcher avec Dieu.» Il s'y rattache une idée que l'on ne doit pas perdre de vue. L'homme ne peut pas marcher avec Dieu sans être véritablement humble. Etre humble, c'est avoir le sentiment de sa propre indignité, en considération de son imperfection et de son état de péché. L'homme qui n'a pas ce sentiment ne peut véritablement marcher avec Dieu. C'est un bon moyen de reconnaître l'état de son esprit. Les gens fanatiques sont en général remplis d'orgueil spirituel. Si on met en doute leurs prétentions, ils s'en irritent. Il n'en est point ainsi de l'homme qui possède le vrai esprit du Maître. Cet esprit le rendra semblable à Christ: doux et humble de cœur. La plupart de ceux qui, de nos jours, passent pour être sanctifiés, manquent de cette vertu indispensable.

Lorsque nous nous humilions ainsi nous-mêmes, nous comprenons la vraie relation qu'il y a entre Dieu et nous. Nous voyons que nous sommes pauvres, faibles, sujets à l'erreur, que nos cœurs sont corrompus, que tout effort que nous avons fait a été fait dans la faiblesse, que tout ce que nous avons accompli portait le sceau de l'instabilité et de l'imperfection, que chacune de nos intentions était égoïste, que nous sommes entièrement entachés de péché. Nous nous écrierons alors avec St.-Paul: «Misérable que je suis» et avec Job: «Je me condamne et je me repens sur la poudre et sur la cendre.»

Que ferons-nous donc, si telle est notre condition? Nous désespérer? Oh non! Regardons à Jésus. Allons à Lui tels que nous sommes; allons avec toute notre faiblesse au Dieu que nous avons offensé et confions-nous en sa miséricorde. «Me voici Seigneur, c'est tout ce que je puis faire.» Toute la puissance des ténèbres ne pourra éloigner la bénédiction de nos âmes, dès le moment où nous sentirons qu'il existe, ouverte entre nous et le ciel, une communication tout aussi réelle que n'est celle qui relie le cep et les sarments. Nous serons abreuvés et nourris, et cette «paix qui surpasse toute intelligence» en sera le résultat. Dès ce moment, nous pourrons vivre auprès de Dieu en veillant, en priant et en travaillant dans la vigne du Seigneur. Dès lors, nous pourrons marcher avec Dieu. Trouverons-nous en lui un compagnon désagréable? Je ne le pense pas. Le ciel est un lieu de bonheur et de gloire. Il n'y a rien là de triste. On n'y trouve qu'une joie parfaite. Si les rayons de la lumière divine qui resplendit sur le visage de Jésus sont réfléchis sur nous, cela ne nous rendra-t-il pas gais, même joyeux en Dieu? Certainement, je le crois. Nous trouverons en Dieu un compagnon avec lequel il fait beau marcher.

«Car ainsi a dit celui qui est haut élevé, qui habite dans l'éternité, et duquel le nom est le Saint: J'habiterai dans le lieu haut et saint, *avec celui qui a le cœur brisé et qui est humble d'esprit*, afin de vivifier l'esprit des humbles, et afin de vivifier ceux qui ont le cœur brisé.» Esa. 57:15. Nous voyons ici les mêmes degrés que dans le verset que nous considérons: premièrement l'humilité, puis Dieu est prêt à habiter avec nous. Aucun homme ne peut être constamment dirigé et conduit par Dieu, sans comprendre et sentir profondément sa faiblesse. Et Dieu bénira tous ceux qui sont dans cette disposition d'esprit. Et celui qui demeure dans cet état et qui travaille fidèlement à l'accomplissement de chacun de ses devoirs, peut jouir constamment de la direction divine.

Dieu désire que nous soyons dans cette disposition d'esprit. Notre texte dit qu'il le «demande». Oh, puissions-nous en vivant fidèlement, y parvenir! Alors, nous pourrions faire le bien, nous pourrions glorifier Dieu, nous pourrions *jouir* de la religion! Comme la vérité triompherait, si chaque pas se faisait avec Dieu! Combien facilement nous pourrions déjouer les artifices de l'ennemi, si seulement la lumière divine nous éclairait! Si les ministres pouvaient s'en aller ainsi, «marchant avec Dieu», l'empire de Satan chancellerait. Il me semble qu'il nous faut voir cela, avant que notre œuvre puisse s'accomplir. Qui veut y prendre part? Oh! combien nous avons besoin d'un esprit de discernement, d'un jugement sanctifié et de la puissance d'Enhaut, grâces qui ne procèdent que d'une riche effusion du St.-Esprit.

Essayons, avec sincérité et individuellement, de vivre pour y parvenir.

G. I. B.

—LA vie est trop courte pour être remplie de mesquines tracasseries, de petites contrariétés et de haines. Ne passons point nos jours dans la mauvaise humeur, mais que toutes les choses pures, aimables et dans lesquelles il y a quelque louange occupent nos pensées.

QUI A CHANGE LE JOUR DU REPOS?

TROISIÈME ARTICLE.

CHRIST L'A-T-IL CHANGÉ?

DANS notre dernier article, nous avons montré que la nature même de l'institution du Sabbat et les faits sur lesquels elle fut fondée sont tels qu'il est impossible d'attribuer à Dieu le changement du jour du repos et le transport du Sabbat sur un autre jour de la semaine. Un éminent auteur a très-judicieusement remarqué que le Sabbat ne pourrait être changé à moins que Dieu ne refît totalement l'œuvre de la création. Et même si ceci était possible, et que Dieu voulût changer le jour du Sabbat en en transportant le repos, du septième sur un autre jour de la semaine, il serait même impossible que ce choix tombât sur le premier jour, par le fait que le travail doit précéder le repos.

La seule hypothèse par laquelle nous puissions concevoir que l'homme soit relevé de l'obligation de se souvenir du jour du repos du Créateur, imposé par le commandement du Sabbat, est l'abrogation de ce commandement par le Législateur et, par manque d'une telle abrogation, il ne nous reste que la conclusion irrésistible que les hommes sont toujours sous l'obligation de ce commandement.

Mais comme on suppose généralement que ce changement a été fait par Christ et ses disciples, nous arrivons à une des phases les plus intéressantes de cette question. Avons-nous dans les Livres inspirés qui nous donnent le récit de la vie et des enseignements de Christ, quelque preuve qu'il eut le dessein d'introduire un tel changement ou d'établir une nouvelle institution, en mettant à part un autre jour de la semaine pour être observé comme jour de repos hebdomadaire? A cet égard, on ne peut mettre en question que le Sabbat, tel qu'il fut établi à l'origine, par Jéhovah, ne fût gardé par son peuple jusqu'au temps de Christ, jusqu'au jour même qui suivit la résurrection de notre Seigneur. Nous avons le témoignage inspiré que les disciples se reposèrent alors le jour du Sabbat, suivant le commandement.

Nous demandons d'abord si ce fut l'action ou le dessein de Christ de changer la loi de son Père. Dans son premier sermon adressé à ses disciples, nous trouvons son propre témoignage à cet égard, par lequel il annonce explicitement quelle serait la règle de son œuvre. «Ne pensez point que je sois venu abolir la loi ou les prophètes; je suis venu non pour les abolir, mais pour les accomplir.» Mat. 5:17. Il n'appartenait point à l'œuvre de Christ d'annuler ou de détruire la loi ou l'autorité de son Père, mais il déclare, de la manière la plus positive, que cette loi est immuable de sa nature: «Car je vous dis en vérité que jusqu'à ce que le ciel et la terre passe, il n'y aura rien de la loi qui ne s'accomplisse, jusqu'à un seul trait de lettre.» V. 18. Il soutient qu'il est dans le plus parfait accord avec son Père et fait cette déclaration: «Moi et mon Père nous ne sommes qu'un.» Jean 10:30. Il affirme aussi que sa nourriture est de faire la volonté de Celui qui l'a envoyé et d'accomplir son œuvre (Jean 4:34), et dans aucune déclaration il ne donne le moins du monde à entendre qu'il y eut quelque antagonisme entre son œuvre et celle du Père. Il nous assure qu'il n'avait aucun pouvoir de faire quoi que ce fût, à moins qu'il ne l'eût reçu de son Père. Jean 5:19, 30; 8:28; 12:49; 14:10.

La nation juive, au moyen de ses traditions, avait fait de cette institution un joug de servitude, et il est vrai que Jésus, par ses enseignements, chercha à les corriger de ces erreurs; mais nulle part il n'y a trace que Christ eût la disposition de mettre de côté ou d'annuler le Sabbat. Et nous ne trouvons pas, dans le langage de Christ, la moindre expression qui indiquât qu'il eût l'intention de changer le jour de son observance. D'un autre côté, lorsqu'il fut accusé par les Juifs d'avoir violé le Sabbat, il les instruisit de ce qu'il était juste et bon de faire en ce jour, et pour appuyer ses instructions, il déclare qu'il était lui-même «Maître du Sabbat.» Marc 2:28.

La plus grande raison que l'on avance en faveur de la nécessité d'observer quelque autre jour que celui qui a été imposé dans l'origine par le Créateur, c'est que l'œuvre de Christ en peut être ainsi honorée. La rédemption, nous dit-on, est plus grande que la création, et par conséquent il est important et nécessaire que nous ayons un mémorial évangélique qui rappelât cette grande œuvre, et l'on ne pourrait rien trouver qui répondit mieux à ce but que la célébration hebdomadaire du jour de la résurrection de Christ. Mais où trouvons-nous quelque trace, dans les enseignements de Christ, qu'il eût le dessein d'établir un tel mémorial de son œuvre? Dans quel passage est-il déclaré que les disciples, ou l'Eglise chrétienne, auraient le devoir de célébrer ce jour en l'honneur de cet événement? Tous ceux qui ont examiné sérieusement cette question doivent admettre franchement qu'on ne peut trouver nulle part un pareil témoignage.

D'un autre côté, nous nous proposons de montrer que, par un tel acte, Christ eût été coupable de renverser ce qu'il avait lui-même établi. Nous regardons ce point comme l'un des plus dignes de notre sérieuse considération. Les Ecritures représentent Christ comme associé à son Père dans l'œuvre de la création. Au fait, il est positivement affirmé par de nombreux passages que, comme agent actif, Christ lui-même fut le Créateur. «Toutes choses ont été faites par elle, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans elle.» Jean 1:3. «Elle était dans le monde, et le monde a été fait par elle, mais le monde ne l'a pas connue.» V. 10. Dans Héb. 1:10, il est dit de Christ (voyez v. 8): «C'est toi, Seigneur, qui a fondé la terre dès le commencement, et les cieux sont l'ouvrage de tes mains.»

Tandis que Dieu, l'Eternel, fut la première grande cause de toutes choses et, de cette manière, dans un sens proéminent, le Créateur, Christ, comme agent dans cette œuvre, fut investi de la puissance créatrice. Ceci est clairement enseigné dans Col. 1:17. «Car c'est par lui [le Fils] qu'ont été créées toutes les choses qui sont dans les cieux et sur la terre, les visibles et les invisibles; il est avant toutes choses, et toutes choses subsistent par lui.» La relation du Père et du Fils dans l'œuvre de la création est bien indiquée dans 1 Cor. 8:6. «Nous n'avons qu'un seul Dieu, qui est le Père, duquel procèdent toutes choses, et nous sommes pour lui, et un seul Seigneur Jésus-Christ, par lequel sont toutes choses, et nous sommes par lui.»

Tandis que toutes choses procèdent du Père comme la cause première, elles ont leur existence de ou par Jésus-Christ son Fils, dont il a fait son agent dans la création. C'est ce que nous pouvons comprendre par l'expression employée lorsque l'homme fut créé: «*Faisons* l'homme à notre image.» Christ fut donc lui-même, à un haut degré, le Créateur pendant les six jours de la semaine de la création.

Mais si Christ a travaillé pendant les six jours, qui est-ce qui s'est reposé le septième? La réponse saute aux yeux; elle est inévitable. L'établissement même de l'institution du Sabbat a pour fondement l'action de Christ aussi bien que celle du Père, et son mémorial est également en l'honneur de son œuvre. Il n'existe donc aucune nécessité d'avoir une institution spéciale de cette nature afin d'honorer Christ comme Rédempteur de la race humaine; car il fut son Créateur aussi bien que son Rédempteur, et il donna sa vie pour la racheter afin que les hommes pussent être pardonnés d'avoir transgressé cette loi dont le Sabbat fait partie. C'était en vertu de sa qualité de Créateur qu'il avait le pouvoir de les sauver.

Dans les ordonnances de la Ste.-Cène et du baptême, Christ laissa à son Eglise des mémoriaux propres à rappeler sa mort et sa résurrection. Mais nulle part nous ne trouvons rien qui prouve qu'il eût le dessein de porter atteinte à l'institution qui avait été établie en mémoire de la création du monde, la grande œuvre de son Père et de lui-même. Il n'aurait pu faire une telle chose sans manquer à son propre honneur et sans déconsidérer son œuvre.

Non-seulement il ne nous est pas possible de trouver, dans les enseignements de Christ, aucun précepte autorisant un tel changement, ou indiquant l'abolition de la loi du Sabbat; mais on ne peut rien trouver dans l'exemple de Christ qui puisse être envisagé comme un acte par lequel serait établi un mémorial hebdomadaire dans l'observation du jour de sa résurrection. Le seul exemple où il nous soit dit qu'il eût été avec ses disciples le premier jour de la semaine, nous apprend qu'ils étaient assemblés en secret, dans leur propre demeure, par crainte des Juifs, et que, lorsqu'il parut au milieu d'eux, il les reprit de leur incrédulité pour n'avoir point reçu le témoignage de ceux qui l'avaient vu après qu'il fut ressuscité. Nous n'avons donc pas le moindre récit d'une assemblée religieuse de Christ avec ses disciples le premier jour après sa résurrection.

Sur quoi donc se base cette prétention que Christ a changé le jour du Sabbat? Nous répondons qu'elle repose sur la supposition la plus dénuée de fondement. Rien dans les enseignements ou dans l'exemple de Christ ne peut indiquer qu'il autorisa ou sanctionna un tel changement. Ce changement peut reposer sur n'importe quelle autorité: on ne pourra jamais l'attribuer à Christ, ni à son œuvre.

Dans un autre article, nous étudierons la question de savoir si les disciples sont responsables de ce changement.

SANS EXCUSE!

Nous approchons de plus en plus du jour de Dieu. La question de l'éternité sera bientôt décidée pour nous. Le Maître se tient à la porte. Le jour du Seigneur n'est point une chose incertaine dans un avenir obscur et lointain, mais c'est, pour quiconque lit soigneusement les pages de la prophétie et de l'histoire, une éclatante réalité, qui jette déjà maintenant les rayons de sa gloire qui approche, et l'éclat de ses feux consumants sur un monde endormi. Ce jour ne vient point sans un nombreux cortége de précurseurs et de hérauts; pourtant il viendra pour beaucoup d'une manière soudaine et inattendue. Avec quelle surprise réelle et atterrante les multitudes n'ouvriront-elles pas les yeux sur leur condition, lorsque les terribles réalités de ce jour qui vient, fon-

dront sur elles! Ah! qu'il sera différent de ce qu'ils attendaient! Qu'il sera contraire à tous leurs plans! Qu'il sera fatal à tout ce qu'ils avaient espéré ou cru! Quel étonnement, quel effroi, quelle terreur! Ils se trouveront tout d'un coup saisis par les décisions irrévocables et irrémissibles de l'éternité, et se verront au nombre des damnés! Et combien n'y en aura-t-il point qui s'écrieront dans les spasmes de leur désespoir: Pourquoi faut-il que je me voie dans cet état? Et que pourront-ils répondre à une telle question? Si le Juge de toute la terre leur demandait solennellement pourquoi ils ne se sont point préparés pour ce jour, quelle réponse pourraient-ils faire? Quelle serait leur excuse?

S'ils disaient: Seigneur, ce Jour des jours, ce jour qui décide pour l'éternité de l'histoire des hommes, ce jour si décisif pour toute la race humaine, aurait dû être clairement désigné dans les saintes Ecritures; il leur serait répondu: Aussi l'a-t-il été. De la Genèse à l'Apocalypse, la Parole de Dieu en est pleine. Ce moment solennel qui doit terminer le temps d'épreuve et amener sa terrible rétribution sur les impies, et sa glorieuse récompense sur les justes, a été partout enseigné avec des avertissements et des exhortations adressés à tous les hommes pour qu'ils se préparent à ces scènes solennelles. Vous possédiez des Bibles et vous auriez pu les lire pour vous-mêmes.—Ne demeureraient-ils pas interdits et condamnés?

S'ils disaient qu'on aurait dû donner des signes d'un événement aussi effroyable: quelques phénomènes étranges dans la nature, pour marquer l'approche de la fin, on leur répondrait: De tels signes ont été donnés. Le soleil devait être obscurci, la lune devait refuser sa lumière, les étoiles devaient tomber du ciel et des signes étranges devaient paraître au ciel, tandis que d'effrayantes convulsions ébranleraient la terre. De plus, avant que la période d'épreuve fût terminée, pendant que vous pouviez échapper à la colère à venir, le pays était rempli de Bibles contenant ces prédictions, et d'écrits parlant de leurs accomplissements. Vous êtes-vous souciés de les comparer?—Ici encore, ils ne pourraient répondre et seraient condamnés.

S'ils disaient que l'état du monde moral et politique qui devait marquer les derniers jours, aurait dû être clairement décrit dans les Ecritures, on leur répondrait qu'il l'a été. Il fut déclaré dans la Parole de Dieu que l'iniquité abonderait, que des gens se révolteraient de la foi, s'attacheraient à des esprits séducteurs et aux doctrines des démons; que les nations s'irriteraient, qu'il y aurait des guerres et des bruits de guerre et qu'il y aurait une grande détresse parmi les nations, les hommes étant comme rendant l'âme de frayeur. Et à votre époque même, tous les journaux faisaient un récit de ces choses, et tout le pays était effrayé au lamentable spectacle que le monde présentait. N'avez-vous pas vu ces choses et ne vous en êtes-vous pas étonnés? Et pourquoi n'en avez-vous pas reconnu la signification?—Ne seraient-ils pas de nouveau confondus et condamnés.

S'ils disaient encore que l'histoire des nations et le cours des empires, dans leur ordre consécutif jusqu'à la fin, auraient dû être indiqué, afin que le monde pût savoir quand les dernières nations paraîtraient sur la scène du monde — nations à la fin de l'histoire desquelles le royaume de Dieu devait être établi: de nouveau, il leur serait répondu qu'une telle information leur a été donnée dans la Parole prophétique. Commençant six cents ans avant Christ, pas à pas, royaume après royaume, événement après événement, la prophétie amène celui qui l'étudie jusqu'aux scènes finales où toutes les nations seront mises en pièces et où Micaël s'élèvera pour la délivrance de son peuple. Et vous avez vu les dernières nations de la terre dans une condition telle que la prévoyance humaine elle-même ne pouvait manquer de discerner leur prochaine dissolution. Vous êtes-vous donné la peine de vous informer de ce qui devait suivre? — Et encore ici, ils ne pourraient répondre et demeureraient sans excuse.

S'ils disaient encore que des messagers envoyés de Dieu auraient dû donner un avertissement de l'approche de ce grand et terrible jour; que la proclamation aurait dû être faite dans tous les pays lorsque ce jour était proche: il leur serait de nouveau répondu qu'une telle proclamation a été faite. Le monde l'a entendue! Ceux qui recherchent la vérité d'un cœur humble et droit ont cru, et les moqueurs se sont partout élevés et ont demandé: «Où est la promesse de son avénement?»

Ainsi, leur dernière excuse leur fait défaut; car que pourraient-ils dire de plus? A toujours ils demeurent confus et condamnés!

Et maintenant, nous demandons au lecteur sérieux: Quelle preuve Dieu aurait-il pu donner de plus que celles qu'il a données sur ces choses? Quelle autre espèce de preuves aurait-il pu donner, et en quoi celles qu'il a données pourraient-elles être plus complètes? Et si ces choses sont telles, et que vous arriviez au Jugement insouciant et non préparé, ne serez-vous pas sans excuse?

U. S.

CONVERSION BIBLIQUE.

SIXIÈME ET DERNIER ARTICLE.

APPEL AU LECTEUR.

CHER lecteur, si vous n'avez point encore entrepris l'œuvre de la conversion, je vous engage à le faire immédiatement. Si vous renvoyiez, vous ne feriez qu'endurcir vos cœurs; et le seul moyen de devenir meilleur, c'est de faire ce que Dieu vous commande. Que vos péchés ne vous découragent pas. Christ les a attachés à la croix pour nous, et il vous invite à venir à lui, et à apprendre de lui; et il vous donnera le repos de vos âmes. Mat. 11:28-30. «Venez maintenant, dit l'Eternel, et débattons nos droits. Quand vos péchés seraient comme le cramoisi, ils seront blanchis comme la neige; et quand ils seraient rouges comme le vermillon, ils deviendront blancs comme la laine.» Esa. 1:18.

Ne soyez pas détournés de la sanctification, par la pensée qu'il n'y a ni plaisir, ni bonheur à servir le Seigneur, et à marcher dans le chemin de la sainteté. Il n'est point de plaisirs qui égalent ceux que Dieu donne à ceux qui l'aiment et qui le servent. Il ne peut y avoir de bonheur vrai et durable hors du sentier de la vertu et de la sainteté. Quelle joie le péché peut-il procurer, qui soit comparable à celle que l'on éprouve à faire ce qui est juste, à accomplir la volonté du Créateur miséricordieux, avec un amour filial, une pieuse gratitude et avec le sentiment que nous répondons au but pour lequel nous avons été créés.

Quelle satisfaction peut-on trouver au service du péché, qui vaille la douce satisfaction d'honorer Celui duquel procèdent toutes bénédictions et de lui donner la première place dans nos affections? Quel bonheur n'est-ce pas d'aimer les êtres que Dieu a créés, d'avoir égard à leurs droits et de contribuer à leur bien-être; quelle douceur d'esprit n'y a-t-il pas à se sentir approuvé de Dieu et de sa conscience, à nourrir l'espérance d'une vie sans fin, d'une parfaite félicité dans la société de Dieu et d'êtres purs et saints, dans un monde d'une gloire incomparable, lorsque les choses anciennes seront passées et que toutes choses auront été faites nouvelles? Méditez les passages suivants: 1 Cor. 2:9, 10; Apoc. 21; 22:1-7; 2 Pier. 3:1-13; Mat. 5:5; Dan. 7:27; Esa. 11:1-9; 35; 66:12, 23.

Les plaisirs du péché sont vains et de courte durée, et ne peuvent satisfaire. Ils laissent après eux un vide pénible. Ils sont troublés par les accusations de la conscience, par leurs résultats amers, même dans cette vie, et par les avant-goûts d'un sombre avenir, où l'on recueillera les gages du péché.

Ne vous détournez pas de la conversion, vous flattant par la pensée que le péché est une chose insignifiante qui n'excluera pas l'homme du royaume de Dieu. Si Dieu a exclu du ciel les anges déchus à cause qu'ils avaient péché (1 Pier. 2:4), et chassé nos premiers parents du magnifique jardin d'Héden pour la même raison, peut-il nous admettre dans le ciel et nous donner une place dans l'Héden restauré, si nous demeurons dans nos péchés? Dieu fait-il acception des personnes? est-ce un Être changeant? Act. 10:34; Jacq. 1:17. «Comme Dieu ne peut être tenté par aucun mal, aussi ne tente-t-il personne.» Jacq. 1:13.

Dieu ne peut supporter le péché, ni souffrir qu'il entre dans son royaume, parce que le péché est une chose vile, criminelle et dégradante. Le péché est une violation des principes éternels de justice et de droiture. Il renferme tous les vices dans son étreinte malfaisante, et est opposé à toutes les vertus. Il déshonore Dieu, étant une rébellion contre son juste gouvernement, et une marque de la plus basse ingratitude envers Lui qui est l'Auteur de notre existence et de tous les biens, et il troublerait la paix du ciel, si on souffrait qu'il y entrât. Et malgré ses charmes et ses attraits pour le cœur charnel, c'est une opprobre et un dommage réel pour ceux qui le commettent.

Le péché est la cause de toutes les souffrances, de toutes les misères et de toutes les calamités qui se voient dans notre monde. Pouvez-vous regarder tranquillement à la nature odieuse du péché et à la terrible suite de maux qu'il a amenés à sa suite d'un côté, et aux beautés et aux fruits attrayants de la sainteté de l'autre, sans être profondément convaincu de la grande nécessité de la conversion, et sans admirer l'amour merveilleux et touchant de la miséricorde de Dieu qui a pourvu à un moyen par lequel l'homme perverti et perdu par le péché, peut être converti et rétabli dans la faveur de Dieu?

Dites-vous que vous n'êtes pas coupable au point d'être responsable de tous les maux auxquels nous venons de faire allusion? A supposer que vous ne le soyez pas, êtes-vous pour cela dégagé de la nécessité de vous convertir? Vous avez besoin de vous convertir dans le mesure même de votre culpabilité. Ceux qui ont le moins péché ont encore besoin de se convertir. Dans le royaume de Dieu, «il n'y entrera *rien* de souillé.» Apoc. 21:27.

Pour vous, la grande question, doit être de vous demander: «Ai-je péché?» Vous savez que vous avez péché souvent et en plusieurs manières. Vous avez péché contre le Dieu saint, contre Celui qui est l'amour même; vous avez péché contre les créatures de Dieu; vous avez péché contre vous-même, en agissant contre votre propre conscience. Et vous pouvez avoir péché contre de grandes la-

mières et de grands priviléges qui vous étaient accordés, de sorte que vous pourriez être plus coupable que vous ne le supposez. Suivant ce principe, ceux qui ont entendu Christ et n'ont pas répondu à ses invitations, mais y ont résisté, sont devenus coupables «de tout le sang innocent qui a été répandu sur la terre.» Mat. 23:35, 36. «Repentez-vous donc et soyez convertis.»

Avant de conclure que vous n'avez pas besoin de vous convertir, considérez ces paroles significatives de notre Sauveur: « Celui qui est injuste dans les petites choses sera aussi injuste dans les grandes.» Luc 16:10. Le principe qui pousse à commettre une petite injustice, porte aussi à en commettre une plus grande.

Un homme peut, selon toutes les apparences, garder toute la loi et être pourtant coupable, dans un sens, de tous les commandements en en violant un seul. Jacq. 2:10. En transgressant volontairement un précepte de la loi, il viole le grand principe d'amour sur lequel la loi est basée et par lequel nous devrions être dirigés, en gardant la loi. En agissant ainsi, il pèche contre l'autorité qui a donné toute la loi: il est devenu un coupable transgresseur de la loi et a besoin de conversion.

L'offense de nos premiers parents, en prenant du fruit défendu, paraît à quelques personnes une chose de bien peu d'importance; mais cette action est un acte de noire ingratitude qui montre un manque de respect et d'amour pour Dieu qui leur avait donné la vie et tous ses biens. En méprisant cette défense solennelle, ils convoitèrent et prirent ce que Dieu s'était réservé. Il y a tout autant de culpabilité renfermée dans ce que vous êtes tentés d'appeler petits péchés.

Que la gloire du monde ne se place pas entre vous et la conversion. Cet honneur, cette gloire passera comme le murmure de l'océan devant les terribles réalités du jour de Dieu, et devant les gloires éternelles qui seront accordées à ceux qui aiment Dieu et lui obéissent. La gloire que l'on reçoit en commettant l'injustice est faussement nommée; c'est plutôt un déshonneur qui abaisse ceux qui la reçoivent et qui devrait être rejetée comme une chose odieuse, au lieu d'être reçue comme un honneur réel. Seriez-vous empêchés parce que vous avez honte de l'humble chemin de la conversion? Ayez honte et chagrin à cause de vos péchés, et soumettez-vous à mourir à vous-même. Comment pouvez-vous vous résigner à ce que Christ ait honte de vous, lorsqu'il viendra dans la gloire de son Père avec les saints anges, parce que vous avez eu honte de lui et de ses paroles ici-bas? Marc 8:38.

Christ, en considérant la joie qui lui était proposée, a méprisé l'ignominie dont l'abreuvaient les méchants (Héb. 12:1-4); et heureux et sages sont ceux qui, à cet égard, imitent leur Sauveur.

Ne permettez point à l'amour du gain ou à la crainte de manquer du nécessaire de vous retenir dans vos péchés. Quel avantage serait-ce pour vous de gagner tout le monde si vous perdiez la vie éternelle et le droit aux richesses permanentes du royaume? Ne pouvez-vous point vous confier en Celui qui a promis de ne jamais laisser, ni abandonner ses enfants, qui compte les cheveux de leur tête, revêt les lis des champs et nourrit les oiseaux de l'air? Héb. 13:5; Luc 12:15-34.

Tremblez-vous devant la coupe de la souffrance ou du renoncement? Saisissez la coupe et buvez-la résolument en disant: «Que ta volonté soit faite. Que l'œuvre de la conversion commence en mon âme pervertie et souillée par le péché, et que je sois purifié de tout mal.»

Oh! laissez-vous persuader de faire une soumission prompte et sans réserve! Etes-vous décidé à donner même votre vie, si le devoir l'exige, pour l'amour de Celui qui a sacrifié sa vie pour vous? Luc 14:26-28; Mat. 16:21-25. Pouvez-vous refuser à Dieu les meilleures de vos affections et votre service raisonnable, espérant que lorsque vous aurez un moment plus convenable, lorsque vous vous serez servi vous-même, que vous aurez dépensé peut-être le meilleur de votre vie et de vos forces, Il vous acceptera? Insulteriez-vous votre Créateur en lui réservant les restes d'une vie qui est sur son déclin? Comment pouvez-vous aller à la rencontre de Dieu avec le sentiment d'avoir violé sa loi et d'avoir dédaigné ses appels miséricordieux? Repentez-vous de tout votre cœur et sans tarder, et fuyez dans les bras de Jésus, afin qu'il vous lave de vos péchés dans son sang précieux et qu'il vous couvre du manteau de sa justice.

Si vous avez reculé dans la lutte, retournez au Seigneur et faites vos premières œuvres (Apoc. 2:5), et ne vous appuyez pas sur une ancienne expérience souillée par le péché; ne soyez pas découragé par la grandeur de l'œuvre qui est devant vous, et par la pensée que vous pourriez de nouveau tomber.

Il y a trop à risquer en se laissant aller au découragement. Vous ne pouvez vous résigner à perdre la vie éternelle et une place dans le royaume de gloire, et à avoir votre portion avec les damnés.

D'autres ont réussi, et pourquoi ne pourriez-vous pas réussir aussi? Mais pour réussir, il faut essayer. J'essayerais lors même que je devrais échouer mille fois. Mais vous n'avez pas besoin d'échouer. Si vous avez reconnu votre grande faiblesse, confiez-vous plus complétement en Dieu et tenez-vous plus près de Jésus. Dans votre faiblesse, confiez-vous entièrement à la miséricorde du Seigneur, le suppliant, comme Pierre au milieu du lac, de vous sauver, et vous trouverez que le secours et la grâce sont suffisants. Faites le premier mouvement pour revenir en arrière, puis le deuxième, et ainsi de suite, jusqu'à ce que vous soyez complétement rétabli.

Si Dieu vous retirait dans certaine mesure son approbation, et permettait que de sombres nuages obscurcissent les yeux de votre foi, reprenez courage à la pensée que, par cette dispensation, il veut vous éprouver et vous aider à perfectionner votre foi et vous donner l'occasion de comprendre pleinement l'étendue de vos fautes, afin que vous puissiez vous en repentir complétement.

Etes-vous un enfant de Dieu, par la vertu d'une conversion sincère et continue? Oh! ne manquez pas de demeurer dans cet état en étant transformé de jour en jour davantage à l'image de votre parfait Modèle!

Puissions-nous, lorsque notre cher Sauveur viendra dans sa gloire, aller en haut à sa rencontre, pour recueillir la récompense finale et éternelle que la conversion nous aura procurée! Amen.

D. T. BOURDEAU.

—TOUT penchant ou vice caché, tout trait de caractère ou tout sentiment noble, laisse invariablement sa trace sur les traits du visage, dans l'expression des yeux. Jour par jour et heure par heure, ligne après ligne, ici un peu et là un peu, tout cela s'imprime sur le visage, comme sur une tablette, de telle sorte que, lorsque nous atteignons l'âge mûr, le récit de notre vie ou notre caractère est pleinement marqué sur notre visage ou tout passant peut le lire.

Tempérance

Et je mis devant les enfants de la maison des Récabites des gobelets pleins de vin, et des tasses, et je leur dis: BUVEZ DU VIN. Et ils répondirent: NOUS NE BOIRONS POINT DE VIN. Jér. XXXV, 11.

LE REVERS DE LA MÉDAILLE.

PAR M. WENDELL PHILLIPS.

PAR une belle après-midi du mois d'août je vis entrer chez moi une femme à l'air triste et abattue. C'était l'épouse d'un prisonnier d'Etat. Nous formâmes le projet de faire nos efforts pour obtenir sa liberté et le rendre à sa famille et à la société. C'était un cas bien affligeant. Il était le seul fils survivant d'un homme noble et généreux—d'un homme qui ne vivait que pour assister les pauvres, pour secourir les malheureux et relever ceux qui étaient tombés. Tout ce qu'il avait, tout ce qu'il était, il le consacrait sans aucune réserve à arracher au vice et à l'ivrognerie ceux qui en étaient esclaves. Sa maison était ouverte à tous les malheureux. Il se chargeait de leurs dettes pour les sauver de prison. Il leur aidait à changer de conduite. Il faisait beau l'entendre parler des centaines de personnes qu'il avait sauvées de la honte et du mauvais exemple, des prisons, et du grand nombre qu'il avait tout lieu de croire avoir sauvés pour toujours. Il me dit un jour que deux seulement parmi des centaines de personnes qu'il avait cautionnées, lui laissèrent payer leur caution, pour avoir négligé de la régler à l'échéance —seulement deux!

Elevé sous un tel toit, le fils grandit avec un cœur généreux, de nobles intentions et un but élevé devant lui. Dix années de prospérité que lui avaient values son énergie, son industrie et son caractère loyal, finirent par une banqueroute, comme c'est souvent le cas dans notre commerce hasardeux et changeant; puis vint la lutte pour obtenir du travail, pour gagner son pain—les tentations, le désespoir, l'intempérance.

Il ne put passer sans danger devant les portes ouvertes qui l'invitaient à boire et à oublier ses chagrins. Combien d'efforts ne fit pas sa femme, combien ne lutta-t-elle pas pour le sauver de la passion, pour l'empêcher d'être exposé à la tentation! Combien de temps sa femme, sa sœur et ses amis ne travaillèrent-ils pas pour empêcher qu'on ne l'enfermât dans la prison d'Etat! «Je l'épargnerais volontiers, dit le juge chargé de le faire arrêter, s'il voulait ne plus boire; il n'ira jamais en prison, s'il veut être un homme sobre; mais toute sa misère et sa culpabilité viennent de la boisson.»

Le jeune homme lutta courageusement afin de résister à sa passion pour la boisson. Il promit bien souvent et tint sa promesse peut-être un mois, puis il retombait. Il ne put pas traverser les rues et gagner tranquillement son pain, tandis que tant de portes étaient ouvertes—ouvertes par des hommes profitant des vices de leur prochain pour s'enrichir—l'invitant à se laisser aller au plaisir trompeur de la boisson. C'est ainsi que, pressé justement par ses créanciers, il dut aller en prison. Un nom honorable avili; une famille paisible plongée dans le chagrin; un cercle de parents et d'amis profondément affligé; un homme de bien et de sentiments nobles déchu. Chagrin et crime, «*tout vient de la boisson*», dit le juge clairvoyant. Lorsque j'eus quitté l'épouse affligée sur le seuil de ma maison, je jetai un coup d'œil sur le lac riant qui baignait de ses belles ondes bleues tout un côté d'une magnifique campagne. Le terrain était distribué avec beaucoup de goût et cul-

tivé à grand frais. Sous la grande arcade était suspendu paresseusement un hamac indien, tandis que partout on voyait des chaises et des berceuses richement peintes et aux formes les plus variées et les plus attrayantes. Plus loin, se trouvaient de jolis vases, renfermant les plus belles fleurs, entourant une verte pelouse. Sur la pelouse elle-même, se trouvaient des dames élégamment vêtues, qui jouaient au croquet, tandis que des enfants bruyants se livraient tout près d'elles à d'autres jeux. Une paire de magnifiques chevaux piaffaient impatiemment sur le pavé de la rue, et de joyeuses salutations s'échangeaient entre les joueuses de croquet et les gens qui passaient près de là, dans de riches équipages. Tout dans cette maisen respirait le confort et le luxe. La nature, le goût et la richesse, avaient fait tout pour le mieux. Les yeux ne s'arrêtaient que sur des choses belles, confortables, disposées avec art, où rien de ce que peut procurer la richesse n'avait été épargné.

Or tout cela provenait de la boisson. Soies et diamants, fleurs et équipages, somptueuse demeure et nombreux serviteurs, *tout venait de la boisson.* Le propriétaire était un de ces hommes qui, dans les grandes villes, entassent l'or en spéculant des vices de leurs semblables.

La vue de cette scène me révoltait. Je perdis de vue les joyeuses dames, les folâtres enfants, les chevaux impatients et la nappe d'eau qui venait blanchir de son écume le bord de la prairie. Au lieu de cela, je vis le pâle prisonnier dans sa cellule de douze pieds de long sur neuf de large; son épouse affligée allant du juge au procureur, du tribunal au gouverneur, implorant la grâce de son malheureux mari, qui n'avait pu résister à la *tentation de l alcool.* Au-dessus du bruit des enfants, des rires des joueuses de croquet, des vagues moutonneuses, j'entendais la voix sévère du juge exprimant la raison pour laquelle la pénalité de la loi devait tomber sur le coupable: *Tout cela provient de la boisson.*

«Malheur, dit l'Ecriture, à celui qui fait boire son compagnon.» «Malheur à celui qui bâtit sa maison par injustice, et ses étages sans droiture; car la pierre de la muraille criera, et la charpente lui répondra d'entre le bois!»

Ecole du Sabbat.

LEÇONS SUR LE LIVRE DES ACTES.

LEÇON XXII.

PAUL A ICONIE, A LYSTRE ET A DERBE.

1. LORSQUE Paul et Barnabas furent repoussés d'Antioche, par quel signe portèrent-ils un témoignage contre le peuple de cette ville? Actes 13: 51.

2. Quand et par qui les disciples avaient-ils reçu l'ordre d'agir ainsi? Marc 6: 11.

3. Où Paul et Barnabas se rendirent-ils en partant d'Antioche?

4. Furent-ils abattus ou découragés par la manière dont on les avait traités à Antioche? V. 52.

5. Quelle distance y avait-il d'Antioche de Pisidie à Iconie?

6. Comment les apôtres eurent-ils d'abord l'occasion de parler au peuple à Iconie? Act. 14: 1.

7. A part les Juifs, qui est-ce qui écouta les apôtres?

8. Quels sont ceux qui se montrèrent de nouveau les plus grands ennemis des apôtres?

9. Que pouvez-vous dire de l'œuvre qui s'accomplit dans cette ville? V. 3.

10. Quel aspect l'opposition du peuple prit-elle dans cette ville? V. 4, 5.

11. Comment échappèrent-ils au danger dont ils étaient menacés? V. 6.

12. Quel exemple remarquable de foi l'apôtre Paul observa-t-il pendant qu'il prêchait à Lystre? V. 8, 9.

13. Décrivez le miracle qui fut accompli en cet homme. V. 10.

14. Quel effet merveilleux ce miracle produisit-il sur ceux qui en furent témoins? V. 11.

15. A quelle sorte de gens les apôtres prêchaient-ils l'Evangile à Lystre?

16. Dans quelle langue le peuple exprima-t-il son étonnement?

17. En quelle langue les apôtres avaient-ils parlé?

18. Qu'est-ce que le peuple crut voir en Barnabas? V. 12.

19. Pourquoi appelaient-ils Paul Mercure?

20. Quel temple païen y avait-il à l'entrée de la ville?

21. Que fit le sacrificateur du temple? V. 13.

22. Comment Paul et Barnabas s'efforcèrent-ils de réprimer ces démonstrations idolâtres? V. 14.

23. Quel appel firent-ils au peuple? V 15.

24. Que dirent-ils en faveur du vrai Dieu?

25. Quelle preuve les païens, qui n'ont point la lumière de la révélation ont-ils, qu'Il est le vrai Dieu? V. 17.

26. Quel effet ces paroles produisirent-elles? Vers. 18.

27. Par quels ennemis Paul et Barnabas furent-ils suivis? Actes 14: 19.

28. Quels avantages tirèrent-ils de la déception et de la perplexité d'esprit où se trouvaient les habitants de Lystre?

29. Comment les habitants de cette ville montrèrent-ils leur inconstance d'esprit?

30. Comment les disciples furent-ils surpris lorsqu'ils entourèrent Paul en pleurant?

LEÇON XXIII.

DÉBAT A PROPOS DE LA CIRCONCISION.

1. Où Paul et Barnabas se rendirent-ils après la persécution de Lystre? Act. 14: 20.

2. Que savons-nous ee leurs travaux dans cette ville? V. 21.

3. Quelle tournée missionnaire firent-ils ensuite, et dans quel but? V. 21, 22.

4. Comment dit-il que nous devons entrer dans le royaume de Dieu? V. 22.

5. Dites comment ils organisèrent en églises les diverses sociétés de croyants qu'ils avaient amenés à la vérité. V. 23

6. Comment est-il ensuite rendu compte de leur voyage? V. 24, 25.

7. Dans quel lieu arrivèrent-ils enfin? V. 26.

8. Quel récit de leurs travaux firent-ils à l'église d'Antioche? V. 27.

9. Pourquoi cette église était-elle particulièrement intéressée à cette tournée missionnaire? Vers. 26.

10. Qu'est-il dit du temps qu'ils passèrent à Antioche en ce moment-là? V. 28.

11. Par quel enseignement les frères d'Antioche furent-ils troublés? Act. 15: 1.

12. Comment Paul et Barnabas réussirent-ils à convaincre ces faux docteurs de leur erreur? V. 2.

13. Que décida-t-on finalement être ce qu'il y avait de mieux à faire?

14. Comment réjouirent-ils le cœur des frères qu'ils virent pendant leur voyage sur le chemin de Jérusalem? V. 3.

15. Dites pourquoi ils furent reçus à Jérusalem. V. 4.

16. Sur quoi quelques-uns de la secte des Pharisiens insistaient-ils fortement? V. 5.

17. Après qu'ils eurent disputé un moment, qui est-ce qui parla à l'assemblée? V. 7.

18. Sur quel fait attira-t-il leur attention? Vers. 7–9.

19. Quelle question frappante leur fit-il? V. 10.

20. Quel effet ces paroles de Pierre produisirent-elles?

21. Quel respect témoigna-t-on à Paul et à Barnabas après que Pierre eut complété ses remarques? V. 12.

22. Quelle place Jacques paraît-il avoir occupée dans ce conseil?

23. En résumant la question, sur quoi appela-t-il d'abord l'attention? V 14.

24. Quelle prophétie rappela-t-il pour confirmer les paroles de Pierre? V. 16, 17. Amos 9: 11.

25. Quelle opinion exprima-t-il en terminant? Vers. 19, 20.

26. Quelle preuve avons-nous que l'église accepta cette décision des apôtres et des frères? V. 22.

27. Comment l'Eglise de Jérusalem désavoua-t-elle toute participation aux enseignements de ceux qui avaient troublé les croyants d'entre les Gentils? V. 24.

28. Comment recommandèrent-ils Paul et Barnabas? V. 25, 26.

29. Comment les chrétiens d'Antioche reçurent-ils leur commission? V. 31.

30. De quels travaux l'Eglise d'Antioche jouit-elle ensuite? Vs. 32–35.

LEÇON XXIV.

PAUL ET SILAS EN PRISON.

1. APRÈS que Paul et Barnabas eurent demeuré quelques jours à Antioche, quelle proposition Paul fit-il? Actes 15: 36.

2. En quoi Paul et Barnabas différèrent-ils? V. 37, 38.

3. Pourquoi Paul s'opposait-il à ce qu'ils prissent Marc avec eux?

4. Comment Barnabas mit-il sa détermination en exécution? V. 39.

5. Que fit alors Paul? V. 40, 41.

6. Quel aide Paul trouva-t-il à Lystre? Act. 16: 1.

7. Quelle réputation Timothée avait-il? V. 2.

8. Pourquoi Paul voulut-il le circoncire? V. 3.

9. Que faisaient les apôtres en allant de lieu en lieu? V. 4.

10. Quel profit les Eglises en tirèrent-elles? Vers. 5.

11. A travers quelles contrées passèrent-ils? Vers. 6–8.

12. Dans quelle direction, depuis Antioche de Pisidie, voyageaient-ils?

13. Quelle vision Paul eut-il en arrivant à Troas? V. 9.

14. Quelle assurance crurent-ils en tirer? V. 10.

15. Décrivez leur voyage à Philippe. V. 11, 12.

16. Qu'est-il dit de Philippe? V. 12.

17. Où et à qui parlèrent-ils la première fois dans cette ville? V. 13.

18. Qui est-ce qui se convertit en entendant ce discours? V. 14.

19 Comment Lydie montra-t-elle sa foi? V. 15.

20. Comment montra-t-elle son intérêt pour les ministres qui lui avaient enseigné le chemin de la vie?

21. Comment les apôtres étaient-ils jour après jour importunés, lorsqu'ils allaient au lieu où ils avaient la coutume de faire la prière? V. 16, 17.

22. Comment Paul mit-il fin à cette importunité? V. 18.

23. Lorsque ses maîtres virent qu'ils avaient perdu l'espérance de leur gain, comment cherchèrent-ils à s'en venger? V. 19.

24. Quelle accusation firent-ils contre eux? Vers. 20, 21.

25. A quoi les magistrats condamnèrent-ils les apôtres? V. 22, 23.

26. Quel soin le geôlier prit-il pour qu'ils ne s'échappassent pas? V. 24.

27. A quoi Paul et Silas passèrent-ils leur temps, pendant cette nuit de prison? V. 25.

28. Que se passa-t-il vers minuit? V. 26.

29. Racontez l'effroi du geôlier. V. 27.

30. Comment fut-il empêché de commettre un suicide? V. 28.

31. Quel effet toutes ces circonstances eurent-elles sur le geôlier? V. 29, 30.

32. Lorsqu'il demanda ce qu'il devait faire pour être sauvé, que lui répondirent les apôtres? Vers. 31.

33. Après que les apôtres eurent annoncé la vérité au geôlier et à sa maison, que fit le geôlier? V. 33, 34.

LEÇON XXV.

RÉCAPITULATION.

1. Mentionnez les villes dans lesquelles Paul travailla pendant le premier tour missionnaire qu'il fit après que l'Eglise (Act. 13: 2), l'eut chargé de prêcher l'Evangile aux Gentils?

2. Où ces villes étaient-elles situées?

3 Quel était son compagnon dans cette tournée missionnaire?

4. Quel succès l'Evangile remporta-t-il à Iconie?

5. Quel miracle fut-il accompli à Lystre?

6. Racontez ce qu'il arriva aux apôtres dans cette ville.

7. Quelle œuvre Paul et Barnabas accomplirent-ils après avoir quitté Lystre et avant leur retour à Antioche?

8. Partant d'Antioche, quel voyage Paul et Barnabas entreprirent-ils ensuite? Act. 15: 2.

9. Quelle œuvre pastorale accomplirent-ils en chemin?

10. Quelle difficulté les obligea dans ce moment-là d'aller à Jérusalem?

11. Quelle assemblée importante (Actes 15: 6), convoqua-t-on à Jérusalem peu après l'arrivée de Paul et Barnabas?

12. Après qu'on eut beaucoup débattu la question qui occupait l'assemblée, qui est-ce qui prit la parole?

13. Que racontèrent alors Paul et Barnabas?

14. Quelle opinion Jacques exprima-t-il?

15. Quelle importante décision les apôtres et l'Eglise prirent-ils enfin?

16. Comment cette décision fut-elle communiquée aux autres églises?

17. Quels étaient les porteurs de ces lettres? V. 22. 23.

18. Quel voyage Paul entreprit-il de nouveau après avoir passé quelques jours à Antioche?
19. Qui invita-t-il à l'accompagner?
20. Pourquoi Barnabas n'alla-t-il pas avec lui?
21. Qui est-ce que Paul prit finalement avec lui? V. 40.
22. Qui alla avec Barnabas? V. 39.
23. Où ce dernier alla-t-il?
24. Quel aide Paul trouva-t-il à Lystre?
25. Quelle commission remplissaient-ils lorsqu'ils visitaient les églises? Chap. 16:14.
26. Quelle révélation Paul eut-il à Troas? V.9.
27. Qui est-ce qui composait alors cette société de missionnaires?
28. Dans quel endroit de la Macédoine commencèrent-ils leur œuvre? V. 12.
29. Quelle est la famille qui embrassa la vérité dans cette ville? V. 14, 15.
30. De quelle façon les apôtres offensèrent-ils quelques païens à Philippe? V. 16–18.
31. Comment se vengèrent-ils des apôtres?
32. Décrivez leur état pendant qu'ils étaient en prison, et dites comment ils passèrent les heures pénibles de la nuit.
33. Comment Dieu montra-t-il qu'il avait connaissance de leur position? V. 20.
34. Quelle est la deuxième famille qui fut ainsi ajoutée aux croyants?

NOTES SUR LA LEÇON XXII.

Actes 14 : 1. Iconie.—Ville considérable de l'Asie-Mineure généralement considérée comme appartenant à la Lycaonie. Elle était située sur la grande ligne de communication entre Ephèse et les villes plus orientales de Tarse et d'Antioche de Syrie, et l'Euphrate, à environ cent milles d'Antioche de Pisidie. Iconie était bien choisie comme centre de travaux missionnaires.

Verset 2. Les Juifs incrédules.—Ici, comme partout, les apôtres rencontrèrent la plus violente opposition, non de la part des païens, mais des Juifs, qui prétendaient croire au vrai Dieu. Toute l'histoire de l'Eglise montre que ses persécuteurs les plus acharnés ont été ceux qui prétendaient être le plus strictement attachés à la religion. On pourrait penser que des vérités nouvelles et impopulaires rencontreraient leurs plus chauds adhérents parmi ceux qui possèdent déjà des vérités de la même nature; mais ceux-ci se trouvent être ordinairement ses plus grands adversaires.

Verset 3. En faisant des prodiges et des miracles.—Nous voyons par le verset 1 que beaucoup croyaient déjà avant que ces prodiges et ces miracles fussent accomplis; c'est pourquoi il est évident que ces conversions ne furent pas le résultat de ces prodiges et de ces miracles. Christ voulut sans doute montrer par eux sa haute approbation de l'œuvre de ses serviteurs.

Verset 5. Et comme il se fit une émeute.—Les Juifs avaient soulevé les plus mauvaises passions de la populace ignorante, et avaient causé un grand tumulte qu'ils avaient l'intention de mettre sur le compte des apôtres; alors ils se préparèrent à les traduire devant les magistrats pour les accuser faussement, sans leur donner occasion de se défendre, puis à soulever la multitude qui les eût lapidés avant que la parole leur eût été accordée. Mais les apôtres, prévenus de leur dessein, échappèrent avant qu'ils pussent le mettre à exécution.

Verset 6. Lystre et Derbe.—C'étaient deux petites villes situées à trente ou quarante milles au sud d'Iconie. Elles se trouvaient sur la grande route qui conduisait de la Cilicie à Iconie; mais on ne peut indiquer positivement le lieu où elles se trouvaient. Il n'est fait aucune mention qu'il y eut des synagogues ou des Juifs dans ces endroits; d'où nous pouvons conclure que ces derniers y étaient peu nombreux. Les apôtres rencontrèrent ici de nouveaux éléments : ceux du paganisme et de l'idolâtrie sous leur forme la plus grossière et la plus fanatique.

Verset 11. En langue lycaonienne.—Jusqu'à présent c'était la langue grecque qui avait été employée dans les entretiens qui avaient eu lieu entre les missionnaires et le peuple de Lystre; car le grec était la langue ordinaire du commerce dans les villes de l'Asie-Mineure; mais alors les gens de Lystre, émerveillés et excités, reviennent à leur dialecte national. Il est évident que les apôtres ne comprirent pas d'abord ce qui se disait (v.14); sans quoi ils auraient certainement aussitôt repris le peuple et corrigé leurs fausses idées. L'horreur qu'ils éprouvèrent ensuite à la vue des honneurs divins qu'on allait leur rendre, indique qu'ils n'avaient pas compris les exclamations du peuple.

Verset 12. Ils appelaient Barnabas Jupiter et Paul Mercure.—Jupiter, ou Zeus, était la plus élevée des divinités classiques, „le père des dieux et des hommes". Mercure ou Hermès était le dieu de l'éloquence, et il était regardé comme „le messager des dieux". Barnabas était probablement plus âgé que Paul, et peut-être d'une stature plus imposante (voyez 2 Cor. 10 : 10), et avait conséquemment plus de ressemblance avec la divinité suprême. Paul, comme principal orateur, était naturellement comparé au dieu de l'éloquence.

Verset 13. Le sacrificateur de Jupiter qui était à l'entrée de la ville.—Un grand nombre de villes étaient placées sous la protection d'une divinité particulière, et la statue de cette divinité se trouvait placée à l'entrée de la ville pour indiquer qu'elle en était le gardien et le protecteur. Lystre était, paraît-il, placée sous la garde de Jupiter. Toutes ces divinités avaient leurs prêtres particuliers, leurs rites et leurs sacrifices. La personne qui voulait sacrifier à Paul était le sacrificateur de Jupiter-protecteur, que le prêtre supposait avoir visité leur ville sous une forme humaine. Barnabas, pour la raison déjà exprimée, passait pour Jupiter; et comme Mercure, le dieu de l'éloquence, était le compagnon ordinaire de Jupiter, le sacrificateur supposait que l'éloquent Paul était ce dieu.

Verset 14. Déchirèrent leurs vêtements.—C'était la manière ordinaire par laquelle les Juifs exprimaient leur horreur ou leur chagrin.

Verset 15. Le Dieu vivant qui a fait le ciel, la terre et la mer.—Paul rappelle le fait qu'Il est le Créateur de toutes choses comme preuve qu'il est le seul Dieu qui devrait être adoré. Il se sert de la même preuve chap. 17 : 24. Dans le quatrième commandement, Dieu lui-même en appelle au même fait comme la raison pour laquelle l'homme doit l'adorer et lui obéir. Dans toute l'Ecriture sainte, lorsqu'il est fait une distinction entre le vrai Dieu et les faux dieux, c'est en indiquant le vrai Dieu comme le Créateur et le Conservateur de toutes choses.

Verset 17. Il n'a point cessé de donner des témoignages.—Les Gentils n'avaient pas une révélation concernant Dieu comme en avaient les Juifs; mais ils n'étaient point sans preuves de son existence comme Créateur et Conservateur de toutes choses. Le soin constant qu'il a de ses créatures, la succession continuelle des saisons fertiles, tout prouvait l'existence d'un tel Être et de sa relation avec la race humaine.

Chap. 14 : 19. Quelques Juifs.—Les mêmes Juifs qui les avaient obligés de quitter Antioche et Iconie, accomplirent ici ce qu'ils n'avaient pu faire auparavant. A peu d'exception près, les Juifs soulevèrent toutes les persécutions dont Paul eut à souffrir. Leur jalousie nationale si obstinée leur faisait comprendre qu'ils avaient en Paul un homme dont l'œuvre devait renverser le mur mitoyen qui séparait la race hébreue du reste du monde.

Verset 20. Il se leva.—Il est naturel de supposer que Paul guérit miraculeusement de cette cruelle lapidation, quoiqu'il ne paraisse pas qu'il eût été réellement mort. Pourtant il dut avoir été terriblement maltraité. Qu'un homme qui avait été lapidé, laissé pour mort par une populace furieuse se relevât et se rendît à son travail comme s'il ne lui était rien arrivé, ce doit avoir été une preuve tout aussi frappante que celle dont on avait été témoin lors de la guérison de l'impotent.

NOTES SUR LA LEÇON XXIII.

Verset 21. Ils retournèrent.—Ils avaient été chassés par la persécution de chacune des villes où ils avaient prêché, de sorte que les convertis n'avaient pas eu le temps de s'affermir dans la foi, et n'avaient pas pu être organisés en églises. Il était donc nécessaire qu'elles fussent de nouveau visitées et que les choses fussent mises en ordre.

Actes 15 : 1. Quelques-uns venus de Judée enseignaient les frères.—Il est probable que les événements racontés dans ce chapitre eurent lieu environ 17 ans après la conversion de Paul, quoique plusieurs personnes les placent de trois ans en arrière. Les personnes qui enseignaient aux Gentils convertis d'Antioche qu'ils ne pouvaient être sauvés s'ils n'étaient circoncis et ne gardaient toute la loi cérémonielle, étaient venues de Judée et professaient d'exprimer les sentiments de l'église de Jérusalem; mais c'étaient de faux frères qui venaient épier les frères d'entre les Gentils. Ils parlaient avec une telle hardiesse qu'ils jetèrent le découragement parmi les Gentils convertis et nuisirent beaucoup à l'œuvre de l'Evangile.

Verset 2. Il fut résolu qu'ils monteraient à Jérusalem.—Paul, dans Gal. 2 où il parle lui-même de ce voyage, dit qu'il y monta ensuite d'une révélation. Ce voyage de Paul eut lieu vers l'an 50 ap. J.-C.

Verset 9. Ayant purifié leurs cœurs par la foi.—Les Juifs regardaient les païens comme souillés aussi longtemps qu'ils étaient incirconcis, mais Pierre leur prouva que Dieu, en accordant son Saint-Esprit aux Gentils incirconcis, mais convertis, aussi bien qu'aux Juifs convertis, avait démontré que la foi était la seule vraie circoncision, le seul moyen réel de purification.

Verset 10. Que ni nos pères ni nous n'avons pu porter.—Ceci ne se rapporte pas à la loi MORALE qui est d'une obligation éternelle; mais à la loi cérémonielle qui, par la multitude de ses sacrifices, ordonnances, etc, était un fardeau extrêmement pesant au peuple juif.

Verset 12. Alors toute l'assemblée se tut.—Le concile semble avoir commencé par une discussion très animée, mais les paroles de Pierre imposèrent le silence et les amenèrent dans un état d'esprit tel qu'ils écoutèrent avec attention et respect Barnabas et Paul qui leur racontèrent quels miracles et quelles merveilles Dieu avait faits par eux parmi les Gentils. Ils donnèrent ainsi la proéminence aux miracles parce que ces merveilles déclaraient d'une manière décisive que Dieu les approuvait d'avoir reçu les païens sans circoncision. C'était là le point principal de la question.

Verset 13. Jacques.—C'est celui dont il est parlé dans Actes 12 : 17. Il était pasteur de l'église à Jérusalem, et présidait apparemment le concile. Il résume la question dans les versets qui suivent, et au verset 19 il émet son opinion qui semble avoir été la conclusion de la discussion. Il parle avec une autorité que l'on ne trouve point dans les paroles de Pierre.

Verset 20. De s'abstenir etc.—C'était un devoir envers Dieu qu'ils s'abstinssent de l'idolatrie et de la fornication. L'amour fraternel leur prescrivait de s'abstenir des choses étouffées et du sang. S'il était demandé des Gentils un esprit de tolérance pour se conformer à ces dernières restrictions, les Juifs devaient avoir le même esprit de tolérance et ne plus être si stricts. Cela devait aider aux Gentils à s'affranchir des souillures attachées à leur vie idolâtre.

Verset 22. Des personnes choisies d'entre eux.—Paul et Barnabas avaient déjà exprimé si pleinement leur opinion sur cette question, lorsqu'ils étaient à Antioche, que leur témoignage aurait pu être mis en doute. Il valait mieux qu'une députation du conseil les accompagnât pour corroborer leur témoignage et confirmer les lettres du conseil.

NOTES SUR LA LEÇON XXIV.

Actes 15 : 39. Il y eut donc entre eux une contestation.—Marc les avait quittés un jour qu'ils allaient entreprendre un voyage plein de périls, et la confiance de Paul en avait été ébranlée. Marc visita plus tard Paul détenu à Rome (Col. 4 : 10), et ce dernier le regardait alors comme un ministre fidèle. 2 Tim. 4: 11. Ce verset contient la dernière mention qui soit faite de Barnabas dans le livre des Actes. Paul en parle dans sa première lettre aux Corinthiens (1 Cor. 9: 6) comme travaillant à l'œuvre du Seigneur.

Vers 3. Il le circoncit.—Nous avons vu par le chapitre 15 que la circoncision n'était pas nécessaire sous l'Evangile; mais comme Timothée devait travailler en public, Paul le circoncit afin que rien ne l'empêchât de porter l'évangile aux Juifs. La circoncision n'éloigne pas un homme de la communion chrétienne, ni ne détruit son espérance en Christ, à moins qu'il ne se confie pour son salut en sa circoncision.

Verset 6—12.—Paul et ses compagnons s'étaient d'abord dirigés au nord, puis à l'ouest, passant à travers la Galatie et la Phrygie, et arrivèrent en Mysie qui est au bord de l'Hellespont ou détroit des Dardanelles. Toutes ces provinces faisaient partie de l'Asie-Mineure. Son œuvre en Galatie est à peine mentionnée dans ce

récit. Paul y fait allusion lui-même dans Galates 4: 15 où il fait également allusion à sa maladie. Il est probable que c'est pendaut ce voyage que fut fondée l'église des Galates. La partie occidentale de l'Asie-Mineure bordant la mer Egée ou Archipel Grec était désignée à cette époque sous le nom de Proconsulat d'Asie, et c'est sans doute l'Asie mentionnée dans le texte. Il est évident que le temps de prêcher l'Evangile dans cette province n'était pas encore venu; mais l'Evangile y fut ensuite proclamé et des églises y furent établies. Comme il lui avait été défendu d'y annoncer la Parole, Paul se disposait à se diriger du côté du nord, en Bythinie, province située au sud de la mer Noire et de la mer de Marmara. Mais il fut également détourné de ce dessein par l'Esprit, et, passant par la Mysie, il vint à Troas, port de mer sur l'Hellespont. Il eut là une vision qui lui apprit qu'il devait prêcher la Parole en Macédoine. Paul paraît avoir été rejoint par Luc, car l'historien prend ici le ton d'un témoin oculaire. La profession de Luc, comme médecin, est-elle pour quelque chose dans la visite qu'il fit à Paul qui avait récemment été malade en Galatie? C'est une matière à conjectures. Il ne demeura pas longtemps avec Paul, car il ne paraît pas l'avoir accompagné au delà de Philippes. La compagnie de missionnaires se composait alors de Paul, Silas, Timothée et Luc. Obéissant à la vision, ils firent immédiatement voile pour Philippes, touchant à l'île de Samothrace qui est au nombre des îles de l'Archipel grec, et à Néapolis, port de mer de Macédoine. Philippes était au nord-ouest de Troas, à environ 100 milles (33 lieues).

Verset 23. Après qu'on leur eut donné plusieurs coups.—La loi interdisait aux Juifs d'en donner plus de quarante, et généralement ils s'arrêtaient au trente-neuvième (2 Cor. 11: 24). Mais les Romains n'étaient pas soumis à cette restriction et en infligeaient probablement beaucoup plus.

LA FAMILLE DE JÉSUS.

SECOND ET DERNIER ARTICLE.

> **«Et étendant sa main sur ses disciples, il dit: Voici ma mère et mes frères. Car quiconque fera la volonté de mon Père qui est aux cieux, c'est celui-là qui est mon frère, et ma sœur, et ma mère.» Matt. XII, 49, 50.**

JOSEPH.—Nous avons considéré, dans notre premier article, ce que la Parole de Dieu nous révèle de Jésus dans ses rapports avec sa famille, jusqu'au moment où il parut comme Messie. Jésus naquit au temps, au lieu et de la manière qui avaient été annoncés plusieurs siècles auparavant par les prophètes. Esaïe avait prédit que le Fils de Dieu naîtrait miraculeusement d'une vierge. Daniel avait prédit le temps de son apparition, et Michée avait nommé Bethléhem comme devant être le lieu où devait naître celui qu'il appelle le Dominateur en Israël; Osée avait parlé de l'Egypte d'où le Seigneur devait rappeler son Fils, et Jérémie avait entrevu le terrible massacre des enfants de Bethléhem par le cruel Hérode. Il n'y eut rien qui ne s'accomplit à la lettre, de ce que la prophétie avait déclaré sur la naissance de Christ.

Nous avons ensuite remarqué le peu de détails que les évangélistes nous ont laissés sur l'enfance de Jésus. C'est que, suivant Daniel 9: 27, il devait confirmer l'alliance «dans une semaine» (7 ans) et qu'il devait faire «cesser le sacrifice (par sa crucifixion) à la moitié de cette semaine-là (3 ans et demi).» Mais il est pourtant laissé à la jeunesse un parfait modèle qui ne pourra jamais être dépassé par le plus sage des enfants des hommes; il se trouve dans ces quelques paroles: «Et Jésus croissait en sagesse, en stature et en grâce, devant Dieu et devant les hommes.»

Joseph, père adoptif de Jésus, nous intéresse aussi à un haut degré, et comment en serait-il autrement? Celui qui eut l'honneur insigne de protéger l'enfance et d'élever celui qui est «le prince des créatures de Dieu,» devait être un homme bien remarquable. Notre imagination aime à l'entourer d'une espèce d'auréole de vertus extraordinaires, de traits spéciaux et inconnus chez les autres hommes. Mais ne nous tromperions-nous point?—Oui, certainement, et nous en avons la preuve dans la parole de Dieu. Le Nouveau Testament commence précisément par Joseph. Mais nous le présente-t-il comme un homme extraordinaire, distingué? Lisons le premier chapitre de St.-Matthieu, et nous y voyons que Joseph descend directement de David, et pour *toute biographie*, nous trouvons ces simples paroles que la Bible applique à la plupart des croyants dont elle parle: «Joseph, son époux, était un homme de bien», ou juste. Et lors même que la Bible le nomme quinze fois, son nom n'est employé que peu de fois par rapport à lui personnellement, et simplement pour le désigner comme l'époux de Marie. L'évangéliste Marc ne le nomme même point et Jean n'en fait mention que lorsqu'il raconte comment Philippe amena Nathanaël à Jésus, et la manière dont les Juifs se scandalisaient de ce que Jésus se disait être le Fils de Dieu. «Mais les Juifs murmuraient contre lui de ce qu'il avait dit: Je suis le pain descendu du ciel; et *ils disaient*: N'est-ce pas là Jésus, le Fils de Joseph, dont nous connaissons le père et la mère? Comment donc dit-il: Je suis descendu du ciel?» Jean 6: 41, 42.

Ainsi la raison même pour laquelle les Juifs s'achoppaient aux déclarations positives de Christ qui leur enseignait qu'il était «descendu du ciel,» c'est qu'ils le connaissaient comme étant fils de ce Joseph, le charpentier de Nazareth. Et Luc nous dit également que les habitants de Nazareth ne reçurent point Jésus comme le Christ, parce qu'«on le croyait Fils de Joseph» et tout étonnés à l'ouïe des paroles pleines de grâces qui sortaient de sa bouche, ils disaient: «N'est-ce pas le fils de Joseph?»

Si Joseph eût été un homme puissant, riche et influent, des milliers de Juifs eussent été tout prêts à reconnaître et à suivre son fils comme leur chef. Mais un charpentier, un homme pauvre et inconnu ne pouvait être, à leurs yeux, le père de Celui auquel le Père donnerait pour «héritage les nations». Les Juifs faisaient cette fausse déduction que Joseph n'ayant pas eu l'argent nécessaire pour envoyer son fils étudier auprès des docteurs de Jérusalem, ce dernier était nécessairement très-ignorant concernant les Ecritures. Ils s'écriaient dédaigneusement: «Comment cet homme sait-il les Ecritures, ne les ayant point apprises?»

Mais Joseph, dédaigné du monde, méprisé des Pharisiens, était un homme digne d'être le père adoptif de Christ. L'Eternel regarde au cœur et non à l'éclat extérieur: «Celui qui est humble d'esprit obtient la gloire.» Prov. 29: 23. «Dieu a choisi les choses *folles* de ce monde pour confondre les *sages*, et Dieu a choisi les choses faibles du monde pour confondre les fortes; et Dieu a choisi les choses viles du monde, et les plus méprisées, même celles qui ne sont point, pour anéantir celles qui sont, afin que *personne ne se glorifie* devant lui.»

Et le même esprit ne règne-t-il pas de nos jours? Où avez-vous étudié? Quelle université avez-vous fréquentée? de qui êtes-vous fils? demande-t-on à celui qui enseigne la Parole sans présenter préalablement son brevet de docteur.

Tout ce que la sagesse divine a voulu nous révéler du caractère de Joseph, c'est qu'il était un homme juste et craignant Dieu, toujours disposé à faire Sa volonté.

MARIE.—Les évangélistes ne nous parlent pas moins de 30 fois de la mère de Jésus. Luc nous donne sa généalogie et la fait descendre de David par Nathan, tandis que Joseph descendait de David par une autre branche, par Salomon.

Le même ange Gabriel, qui avait annoncé à Zacharie qu'il aurait un fils qui marcherait devant le Seigneur pour «lui préparer un peuple bien disposé», apparut six mois après à Nazareth de Galilée, auprès d'une vierge (Esa. 7: 14) de la maison de David; et cette vierge s'appelait Marie. «Et l'ange, étant entré dans le lieu où elle était, lui dit: Je te salue, toi qui es reçue en grâce! Le Seigneur est avec toi; tu es bénie entre les femmes.» Et comme elle était toute effrayée de cette apparition merveilleuse, l'ange ajouta: «Marie, ne crains point; car tu as trouvé grâce devant Dieu.» Et l'ange lui annonça qu'elle deviendrait par la vertu du Très-Haut, mère du Fils de Dieu dont le règne serait éternel. Et Marie crut aux paroles de l'ange et dit: «Voici la servante du Seigneur; qu'il m'arrive selon que tu m'as dit!»

Marie, sans s'effrayer des trente lieues qui la séparaient de sa cousine, dont Gabriel lui avait parlé, se rendit «en hâte au pays des montagnes», où habitaient Zacharie et Elisabeth. Cette dernière, en voyant Marie, prononça un cantique prophétique de louange, que Marie, poussée par le St,-Esprit, continua à son tour en disant: «Mon esprit se réjouit en Dieu, qui est mon Sauveur; parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante. Et voici que désormais tous les âges m'appelleront bienheureuse.»

Nous pouvons suivre Marie dans la vie de Jésus, beaucoup plus loin que Joseph dont les évangiles ne parlent plus après la course de Jésus à Jérusalem, à l'âge de douze ans. Il est fait mention de Marie jusque dans le premier chapitre des Actes. Il est probable qu'elle habitait Jérusalem où son fils Jacques le mineur devait être pasteur de l'église, et où il présida le premier concile, dont parle le 15me chapitre des Actes.

Mais n'anticipons pas, revenons à Marie. Après avoir passé trois mois auprès d'Elisabeth, sa cousine, elle retourna à Nazareth où elle épousa Joseph, averti par un songe de ne point la quitter. Peu après, elle dut faire avec Joseph le long voyage de la Galilée à Bethléhem. C'est là que naquit Celui «qui est l'image du Dieu invisible, le premier-né de toutes les créatures de Dieu» et Marie «le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait point de place pour eux dans l'hôtellerie.» Les parents de Jésus semblent avoir voulu s'établir à Bethléhem; ils se rendent à Jérusalem qui en est éloignée de deux lieues, pour faire circoncire l'enfant, et ils voient venir à eux Siméon qui bénit le Seigneur d'avoir pu voir le Salut de Dieu. Il avertit Marie qu'elle aurait, à l'occasion de cet enfant, un tel chagrin, que ce serait comme si une épée lui traversait l'âme. Une pieuse femme nommée Anne, qui attendait la délivrance d'Israël, vint aussi louer le Seigneur. Puis Joseph et Marie pleins d'admiration des choses qu'on disait de Jésus, retournèrent à Bethléhem. Mais ils doivent bientôt s'enfuir de leur pays pour sauver de la cruauté d'Hérode leur enfant que les Mages avaient appelé le Roi des Juifs. Forcés ensuite de vivre dans la retraite de Nazareth, ils n'amènent Jésus à Jérusalem que lorsqu'il a douze ans. Nous savons ce qui se passa à cette occasion, et quelle réponse Jésus fit à la question de sa mère; sur quoi, l'évangéliste ajoute: «Et sa mère conservait toutes ces choses dans son cœur.»

La première mention qu'il est ensuite fait de Marie se trouve dans le récit des noces

de Cana. A la remarque de sa mère: «Ils n'ont plus de vin», Jésus répond: «Femme, qu'y a-t-il entre moi et toi? Mon heure n'est pas encore venue.» Il n'est plus guère parlé de Marie seule dans les évangiles; nous la voyons à la croix où Jésus la remet aux soins de Jean; au sépulcre le jour de la résurrection, et avec les apôtres, le jour de la Pentecôte.

FRÈRES ET SŒURS DE JÉSUS.—Deux évangélistes nous donnent les noms des frères de Jésus: Marc 6:3 et Mat. 13:55. «N'est-ce pas le fils du charpentier? Sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie? et ses frères Jacques, Joses, Simon et Jude? Et ses sœurs ne sont-elles pas toutes parmi nous?» Tandis que les sœurs de Jésus ne sont nommées nulle part, il est parlé encore trois fois de Jacques, frère du Seigneur. Dans Gal. 1:19, où Paul dit que, de retour à Jérusalem, trois ans après sa conversion, il ne vit, logeant chez Pierre, que «Jacques, frère du Seigneur.» Il préside le Concile de Jérusalem, l'an 51. Act. 15:13. Ce ne peut être que lui, car l'apôtre Jacques, frère de Jean, avait été mis à mort par Hérode sept ans auparavant. Act. 12:1, 2. Dans Act. 20:18, nous lisons que Paul, après son dernier retour à Jérusalem (l'an 60) «vint chez Jacques», et que «tous les anciens s'y assemblèrent.»

Dans Actes 12:7–19, nous lisons que lorsque Pierre fut délivré de prison, il trouva les frères assemblés chez Marie mère de Jean surnommé Marc; ce ne peut être que la mère du Seigneur. Comme l'assemblée d'Act. 21:18 a lieu chez Jacques, nous pouvons supposer que Marie était morte. Quoi qu'il en soit, le St.-Esprit n'a pas jugé bon de nous en dire davantage de la famille de Jésus, et la Bible ou plutôt Jésus, la place au même rang que les croyants de n'importe quel rang. Nous terminerons par ces passages qui n'ont pas besoin de commentaires:

«Ses frères et sa mère arrivèrent donc, et se tenant dehors, ils l'envoyèrent appeler; et la multitude était assise autour de lui. Et on lui dit: Voilà, ta mère et tes frères sont là, dehors, qui te demandent. Mais il leur répondit: Qui est ma mère, ou qui sont mes frères? Et jetant les yeux sur ceux qui étaient assis autour de lui, il dit: Voici ma mère et mes frères. Car quiconque fera la volonté de Dieu, celui-là est mon frère, et ma sœur et ma mère.» Marc 3:31–35.

«Et on vint lui dire: Ta mère et tes frères sont là dehors, qui désirent de te voir. Mais il répondit: Ma mère et mes frères sont ceux qui écoutent la parole de Dieu, et qui la mettent en pratique.» Luc 8:20, 21.

«Comme Jésus disait ces choses, une femme de la troupe éleva sa voix et lui dit: Heureux les flancs qui t'ont porté, et les mamelles qui t'ont allaité. Mait plutôt, reprit Jésus, heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la mettent en pratique!» Luc 11:27, 28.

L. AUFRANC.

Correspondance.

EUROPE SEPTENTRIONALE.

NORVÉGE.—Nous avons quatorze nouveaux membres dans notre église de Christiana; pendant l'année passée, quatre ont changé de localité, ce qui porte le nombre des membres adultes de notre église à 110. Notre école de Sabbat compte 70 membres et nous avons quatre colporteurs qui parcourent la Norvége.

Je ne crois pas vous avoir parlé dans mon dernier rapport d'un frère norvégien qui nous est venu d'Amérique l'automne passé. Il a embrassé la vérité à la suite de la lecture qu'il a faite de nos journaux. Lorsqu'il est arrivé, et s'est offert de travailler pour le Seigneur, nous avions besoin d'un colporteur et nous ne savions à qui nous adresser; de sorte que nous l'avons considéré comme envoyé par le Seigneur. Il vend en moyenne pour 12 frs. de journaux et de traités par jour, ce que jamais un autre colporteur n'a pu faire. Il accomplit son œuvre avec une fidélité exemplaire et une humilité tout évangélique. Ses lettres sont pleines de confiance et de reconnaissance envers Dieu qui «fait naître aussi des enfants à Abraham d'entre les pierres grossières de la Norvége.»

DANEMARK.—Frère Brorson nous donne de bonnes nouvelles de Själland où trois personnes ont reçu la vérité. Il a assisté à la réunion trimestrielle de Hellum où 70 frères et sœurs environ se rencontrèrent. Trois ministres et un colporteur travaillent à propager la vérité dans ce pays.

SUÈDE.—Frère Norlin travaille comme colporteur à Ostuna et aux environs où il a trouvé cinq personnes gardant le Sabbat.

Frère Johnson a donné pendant l'hiver des conférences dans neuf localités et dernièrement à Längbanshyttan. La première fois qu'il visita cet endroit, il y trouva 15 observateurs du Sabbat; il y en a maintenant 40. A Stockholm, le nombre des observateurs du Sabbat se monte à 15, de 7 qu'il était auparavant. A Motato où frère J. a tenu 13 conférences, quelques personnes ont embrassé la vérité.

Christiana, janvier 1884.

J. G. MATTESON.

EXTRAITS DE LETTRES.

[APRÈS avoir discontinué pendant un certain temps de donner des extraits des lettres que nous recevons, ayant trait à l'accueil fait aux SIGNES par ses nombreux lecteurs, anciens et nouveaux, nous reproduisons ci-dessous, vu l'intérêt qu'ils présentent, quelques fragments de lettres reçues récemment. Le premier rend un témoignage remarquable aux vérités proclamées par les SIGNES DES TEMPS, que «le septième jour est le repos de l'Eternel.» Il montre comment Dieu sait susciter des témoins d'une vérité sacrée, longtemps foulée aux pieds, et qui se présente actuellement à l'attention des âmes sincères. Le dernier donnera à nos lecteurs un exemple des maux incalculables, que cause journellement l'usage des boissons alcooliques, et leur démontrera une fois de plus la nécessité qu'il y a de combattre par la parole et par l'exemple un fléau si terrible et si impitoyable.]

Chers frères en Jésus-Christ

Vous savez sans doute, chers amis, que j'ai adopté le Sabbat biblique depuis le mois d'Octobre dernier; je suis décidée à le garder avec le secours de Dieu aussi longtemps qu'Il me donnera la vie, «car je ne l'ai reçu ni appris d'aucun homme, mais je l'ai reçu par la révélation de Jésus-Christ.» Gal. 1:12. Il y a bien une croix à porter; mais si nous souffrons avec Lui sur la terre, nous régnerons avec Lui dans les cieux. Je rends grâce à Dieu d'être trouvée digne de souffrir avec et pour le Seigneur.

J'aimerais maintenant vous raconter comment je suis parvenue à garder le Sabbat. Il y a déjà quelques années que je me suis demandé, à plusieurs reprises, si les hommes avaient eu le droit de changer le quatrième commandement, en laissant le septième jour de côté pour sanctifier le premier; mais comme je n'avais jamais entendu parler aucun chrétien sur ces choses, je croyais sincèrement que la Bible les autorisait à faire ainsi; mais voilà que l'automne passé, une amie me dit qu'on prétendait dans LES SIGNES DES TEMPS que le Sabbat de l'Eternel était le septième jour; elle soutenait que c'était une erreur; mais je lui dis que j'étais d'accord avec les SIGNES, et depuis lors j'ai abandonné le dimanche, pour garder le Sabbat de la Bible; je l'ai fait non sans avoir cherché avec prière dans ma chère Bible, si c'était bien tout à fait conforme à la parole de Dieu, parce que je veux la Bible, et rien que la Bible; mais toute la Bible. Après que j'eus accepté le Sabbat, Satan a fait tout son possible pour m'en détourner, et j'aurais sans doute succombé si je n'avais été fondée sur le roc; sans lutte point de couronne; et Jésus a lutté avec moi. Je me confie en Lui de jour en jour et d'heure en heure et ainsi ma vie devient de plus en plus une vie d'intime communion avec mon cher Sauveur. Je sens bien qu'il me manque encore bien des choses; mais il m'est promis que restant en Lui je porterai beaucoup de fruits, et celui qui a promis est fidèle.

Je vous aurais écrit plus vite, chers frères; mais je ne voulais laisser intervenir aucun être humain pendant mes temps de luttes je ne voulais régler mes affaires qu'avec Dieu et sa Parole, qui seuls ne trompent jamais, tandis que les hommes peuvent errer.

«Or à celui qui peut vous préserver de toute chute et vous faire paraître sans tache et comblés de joie en sa glorieuse présence, à Dieu, seul sage et notre Sauveur, soient gloire et magnificence, force et puissance, maintenant et dans tous les siècles. Amen.»

Votre sœur en Christ.

Cher Monsieur: Ci-inclus vous trouverez en timbres poste le montant de mon abonnement aux SIGNES DES TEMPS que vous avez bien voulu me servir gratuitement, ayant été jusqu'ici dans l'impossibilité d'en payer la souscription. Mais, le Seigneur m'ayant accordé des bénédictions inattendues et pour lesquelles je le bénis, je m'empresse de le faire. Depuis quelque temps je craignais d'être privé de votre journal. Il m'est impossible de vous dire le plaisir que j'éprouve en le lisant; la Parole de Dieu me devient plus claire. Voilà trois ans que je reçois votre estimable journal; je l'ai toujours prêté à des amis autour de moi; on est avide de le lire. J'en possède tous les numéros depuis 1881, sauf cinq qu'on m'a égaré, ce que je regrette beaucoup. Mais que faire? C'est mon devoir de propager la vérité quand je le puis, Dieu le veut. . . .

Cher Monsieur, la lecture de votre journal a été bénie dans notre famille; chaque soir nous en faisons la lecture. Lorsque j'eus reçu les premiers numéros j'étais, je vous assure, fort effrayé par les articles qui traitent de la fin du monde; mais j'ai donné mon cœur au Seigneur, et à la peur a succédé une paix profonde.

Je me suis jeté aux pieds de Jésus et lui ai demandé de m'aider à porter ma croix; le Sauveur m'a exaucé et je vais confiant dans l'avenir, me reposant sur Lui. Je vous dois une éternelle reconnaissance, cher Monsieur; car c'est par votre bon journal que j'ai été amené au pied de la Croix; c'est en bénissant Dieu que je vous quitte. . . .

. . . . . Votre journal est venu à propos Monsieur, pour aider, au delà de la frontière, dans un pays reculé et comme perdu dans les montagnes de la Savoie, une pauvre victime des cabarets; merci et mille fois merci, Monsieur, pour le journal LES SIGNES DES TEMPS que j'ai lu et relu avec la plus grande attention; je l'ai communiqué à des amis qui l'ont aussi lu avec plaisir; pour moi, votre journal est sublime; sa lecture m'a fait un bien immense, dont vous ne pouvez pas vous faire une idée. Si je n'avais pas subi des revers très-grands qui font que je suis obligé de réduire mes dépenses, je vous aurais demandé la collection entière du journal afin d'avoir tous les articles si beaux qui ont paru sur la destinée de l'homme, sur les prophéties; j'aurais voulu avoir dans ma famille la collection entière du journal; mes enfants y auraient puisé la sagesse et une règle de conduite sûre. . . .

Que de choses, Monsieur, j'aurais à vous dire au sujet de la tempérance; votre journal traite admirablement bien cet article. Continuez, Monsieur, de combattre ce monstre dont je suis moi-même l'une des nombreuses victimes. Je le reconnais et je le confesse et le déclare hautement, que, sans les cabarets, je serais aujourd'hui dans une aisance très grande; hélas! les cabarets m'ont entraîné et c'est de là que sont sortis tous les maux qui ont ensuite fondu sur moi et sur ma famille. Ce qu'il y a de terrible, c'est que je reconnais le mal, j'en sais les sources, les détails, mais une puissance invincible me reconduit malgré moi dans ces maudites maisons. Je travaille aujourd'hui plus que jamais à me corriger; j'ai fait quelque chose et, avec l'aide de Dieu, je pense arriver quand même. . . .

Les Signes des Temps

Le Septième Jour est le Repos de l'Eternel, ton Dieu.

BALE (SUISSE), MARS 1884.

SOMMAIRE.

Articles Variés. PAGE

Luther et la Réformation 321
De la Punition, ou Considérations sur les Peines Éternelles 322
Le Baptême Evangélique 323
Le Psaume 119 326
La Charité de Christ nous Presse. . . . 327
Révérons Dieu et les Choses Saintes . . . 327
La Conversion Biblique 330
La Famille de Jésus 334

A la Jeunesse.

Histoire de Jules-César 324
Vie de John Nelson un des Collaborateurs de John Wesley. 325

Articles des Rédacteurs.

Marcher avec Dieu. 328
Qui a changé le Jour du Repos? . . . 329
Sans Excuse! 329
Notes de la Rédaction 336

Ecole du Sabbat.

Leçons sur le Livre des Actes 332
Notes sur les Leçons 333

Tempérance.

Le Revers de la Médaille 331

Correspondance.

Europe Septentrionale 335
Extraits de Lettres. 335

LA FOI DANS LA PRIÈRE.

LES enfants de Dieu sont trop enclins à négliger la prière, surtout la prière secrète; et beaucoup n'exercent pas la foi dans la prière, comme c'est leur devoir et leur privilége, mais ils attendent le sentiment que la foi seule peut produire. Le sentiment n'est pas la foi. C'est à nous à exercer la foi; mais c'est Dieu qui donne les bons sentiments, la joie et les bénédictions. La grâce de Dieu remplit l'âme par le moyen d'une foi vivante que nous avons le pouvoir d'exercer.

La vraie foi réclame la bénédiction promise et s'en saisit avant qu'elle soit sentie et réalisée. Nous devons, par la foi, envoyer nos requêtes au-delà du second voile du Sanctuaire où Jésus plaide pour nous, et nous saisir de la bénédiction promise, et la réclamer comme nous appartenant. Ainsi, nous devons croire que la bénédiction nous appartient et que nous la recevons, parce que notre foi la saisit et que, selon la Parole, elle est à nous. «Tout ce que vous demanderez en priant, croyez que vous le recevrez, et il vous sera fait.» Marc 11 : 24. Voilà la vraie foi : croire que nous recevrons la bénédiction, même avant que nous la possédions. Quand la bénédiction promise est accordée, on a le résultat, le fruit de la foi. Mais il y a des personnes qui supposent qu'elle sont beaucoup de foi lorsqu'elles jouissent largement de l'effusion du St.-Esprit. Elles confondent la foi avec la bénédiction qui vient par la foi. C'est lorsque nous nous sentons dépourvu du St.-Esprit que nous devons exercer la foi. C'est quand l'esprit est entouré de nuages épais, de ténèbres, que la foi doit pénétrer l'obscurité et chasser les nuages. La vraie foi repose sur les promesses de la Parole de Dieu, et ce sont seulement ceux qui obéissent à la Parole qui peuvent réclamer les promesses glorieuses qu'elle contient. «Si vous demeurez en moi, et que mes paroles demeurent en vous, demandez tout ce que vous voudrez, et il vous sera fait.» Jean 15 : 7. «Et quoi que nous demandions, nous le recevons de lui, parce que nous gardons ses commandements, et que *nous faisons les choses qui lui sont* agréables.» 1 Jean 3 : 22.

Nous devrions prier beaucoup en secret. Christ est le cep, et nous sommes les sarments. Si nous voulons croître et prospérer dans la vigne, il nous faut constamment tirer de la sève et de la nourriture du cep vivant; car séparés du cep vivant, nous n'avons aucune force.

Pourquoi n'y a-t-il pas plus de foi et de force en Israël? Parce que ceux qui professent être chrétiens lâchent le bras du Seigneur trop vite. Faites monter vos requêtes au trône de la grâce, et tenez ferme par une foi qui ne se lasse point. Les promesses de Dieu sont certaines. Croyez que vous recevrez les choses que vous demandez, et vous les recevrez. Considérez le cas d'Elie. Il était sujet aux mêmes infirmités que nous, cependant il pria avec une grande instance. Sa foi supporta l'épreuve. Il pria sept fois le Seigneur, et finalement la nuée parut. Nous sommes en danger de douter des promesses de Dieu, et de blesser le Seigneur par notre manque de foi. Soyons revêtus de toutes les armes de Dieu, prenant surtout le bouclier de la foi, par lequel nous pouvons être garantis contre les dards enflammés du malin. Si l'ennemi peut réussir à détourner nos yeux de Jésus et à nous faire regarder à nous-mêmes, et à nos faiblesses, au lieu de regarder aux mérites de Jésus, à son amour et à sa grande miséricorde, il nous ôtera le bouclier de la foi, et nous serons exposés à ses terribles tentations. C'est pourquoi ceux qui se sentent faibles devraient regarder à Jésus, et penser qu'ils ont de la foi; alors ils pourront croire, être forts en Dieu et remporter la victoire.

E.-G. WHITE.

NOTES DE LA RÉDACTION.

UN télégramme reçu récemment nous annonçait le départ de New-York pour Liverpool de M. le pasteur George I. Butler président de la Conférence Générale des Adventistes du Septième Jour. M. Butler a l'intention de faire un tour en Europe pour visiter nos diverses missions en vue d'étendre et d'agrandir l'œuvre où elle est déjà établie et de fonder d'autres stations missionnaires dans quelques contrées où nous n'avons eu jusqu'à présent aucune organisation. Notre frère est accompagné de plusieurs ministres qui travailleront désormais dans diverses parties de l'Europe. Deux d'entre eux rejoindront M. le pasteur J. G. Matteson et ses collaborateurs pour travailler en Norvége et en Suède où ces derniers ont commencé, il y a peu de temps, de publier un nouveau journal en langue suédoise. Les pasteurs M. C. Wilcox et J. H. Durland viennent pour travailler conjointement avec le pasteur A. A. John en Angleterre. La publication d'un nouveau journal anglais est le résultat immédiat que l'on a en vue dans cette addition au personnel de la mission dans ce pays. M. le pasteur A.-C. Bourdeau, qui vient également avec nos frères, se rattachera à la Conférence de l'Europe centrale et travaillera sans doute pendant un certain temps en Suisse.

Nous saluons avec joie l'arrivée de ces frères que nous avons le plaisir de connnaître personnellement, et nous leur souhaitons la plus cordiale bienvenue dans l'espoir qu'avec la bénédiction de Dieu, leurs travaux seront d'une grande utilité à la cause de la vérité dans les endroits où ils seront appelés à travailler. Nous nous plaisons à espérer qu'ils trouveront leur joie et leur bonheur à travailler pour le Maître dans ces nouveaux champs et qu'ils auront la satisfaction de voir bien des âmes accepter les vérités précieuses qui appartiennent à notre temps, et se préparer pour la venue du Fils de l'homme.

Depuis longtemps nous nous sommes réjouis à la perspective de recevoir la visite de notre frère M. le pasteur Butler et nous pouvons lui assurer qu'il sera chaleureusement accueilli par tous les amis de la vérité ici en Europe. Nous prions que la bénédiction spéciale de Dieu accompagne ses efforts et en fasse résulter le plus grand bien pour l'avancement de la vérité présente dans l'Ancien-Monde.

—On trouvera dans l'article de M. Bourdeau, au sujet du baptême, quelques aveux frappants de l'église catholique romaine quant à la pratique primitive de ce rite chrétien. Dans un récent voyage que nous avons fait en Italie, nous avons été profondément impressionné, en visitant le remarquable baptistère de Pise, à la vue de ce monument de la désertion de cette église de la pratique primitive et biblique de l'administration du baptême. Quoique achevé au treizième siècle seulement, le bassin de ce baptistère est construit de telle manière qu'il ne permet pas de douter que l'église n'ait pratiqué le baptême par immersion, même à une date aussi rapprochée de nous que celle qui est indiquée ci-dessus.

C'est un fait remarquable que ces fonts baptismaux donnent ainsi la preuve de l'abandon par l'église de la simplicité de sa foi et de la pureté de sa pratique primitive; le lieu d'où l'on prend l'eau pour asperger actuellement les candidats est une cavité creusée dans l'un des côtés en marbre des fonts originaux.

Mais l'église romaine est certainement plus conséquente que quelques-uns de ses plus sévères critiques qui professent hautement d'obéir à la Bible. Elle n'essaie point de cacher le fait qu'elle a introduit et pratiqué ce changement sans autorité scripturaire; elle déclare ouvertement qu'elle a le droit d'établir telles règles qui lui semblent convenables.

Tandis que nous démentons fermement à toute église le droit de changer ainsi les institutions de l'Eglise chrétienne et de renverser ce que Christ a établi, nous ne pouvons pourtant nous empêcher de reconnaître qu'elle est conséquente avec elle-même, puisqu'elle professe d'avoir le droit d'agir ainsi.

Nous regrettons de ne pouvoir en dire autant de nos frères protestants qui (en opposition avec l'église romaine) prétendent qu'ils ne sont nullement obligés de croire ou d'enseigner aucune chose que n'autorise point la Parole de Dieu, mais qui n'en suivent pas moins la pratique de cette église dans sa manière de baptiser, et cela sans autre autorité que l'exemple et l'enseignement de l'église romaine. Nous recommandons à l'attention sérieuse de nos frères protestants de toutes dénominations les conclusions pratiques que tire M. le pasteur Bourdeau, et nous leur demanderons si, pour être conséquents, il ne serait pas raisonnable de réformer la pratique du baptême comme on a réformé les autres pratiques, sur lesquelles les églises protestantes diffèrent de Rome.

—Nous apprenons par une récente communication de M. le pasteur A. A. John d'Angleterre, que la vérité fait des progrès dans ce pays. A Ulceby, Lincolnshire, où il a donné dernièrement une série de conférences, dix personnes d'âge mûr, avec leurs familles, ont commencé à garder le Sabbat du quatrième commandement. M. John tient actuellement à Barton des assemblées fréquentées par environ trois cents personnes et il reçoit des appels de différents autres côtés.

BON CONSEIL.

SI nous cherchons les causes qui rendent notre vie facile ou pénible, nous serons surpris de reconnaître le rôle de ce qu'on appelle communément les *petites choses*. Nous pouvons tirer une leçon de la lettre sur la «bienséance» que William Wirt écrit a sa fille: «Je désire vous faire part d'un secret. Le moyen de vous rendre agréable aux autres, c'est de leur témoigner de la bienveillance. Tout le monde partage les sentiments du meunier de Mansfield qui n'aimait personne parce que personne ne l'aimait. Et tout le monde agira ainsi avec vous si vous faites la même chose. Que les personnes avec lesquelles vous êtes en rapport voient que vous vous intéressez à elles; témoignez-leur une politesse sans parade, qui se manifeste par des manières affectueuses et des actes de déférence; donnez la première place aux autres dans chacune de vos petites jouissances; à la table, aux champs, à la promenade, debout ou assis.